

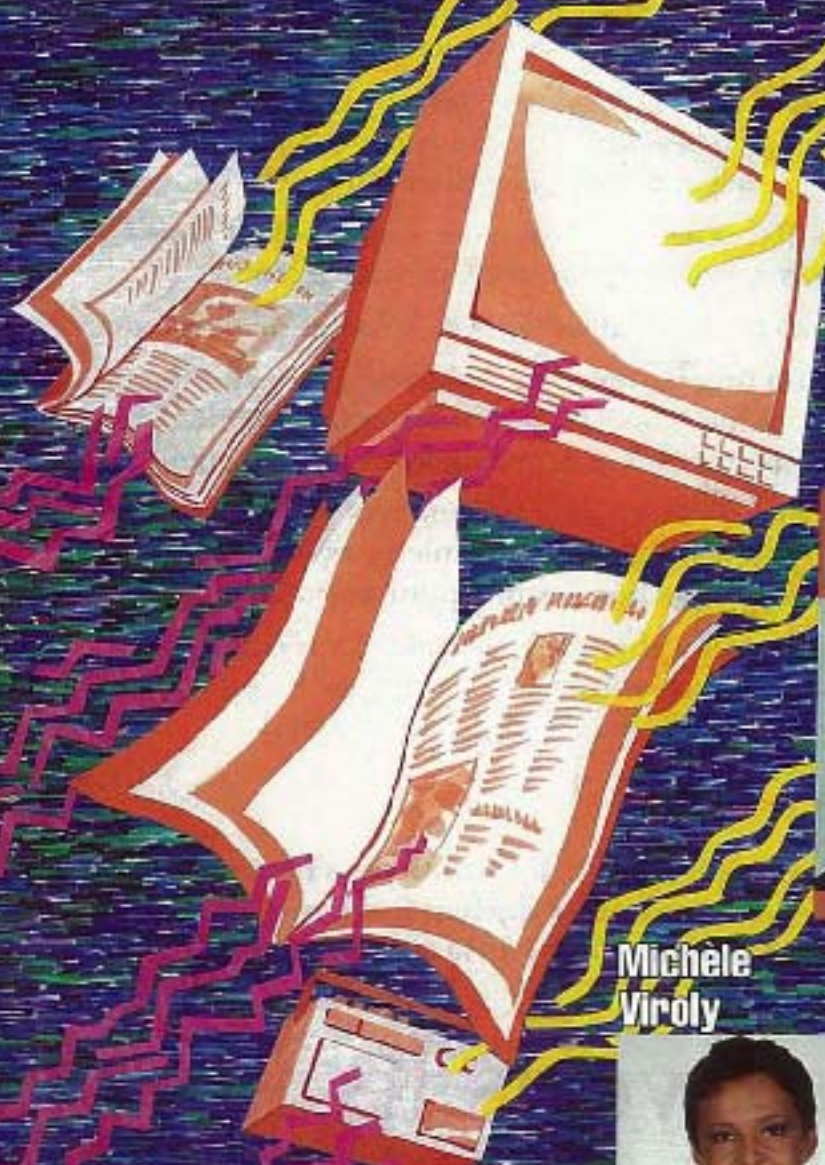
Circuit

Magazine d'information sur la langue et la communication

Numéro 28, mars 1990

Journalistes et traducteurs ?

ou



Jean Darbelnet
In memoriam



Michele
Viroly



Danica
Seleskovitch



les **ACQUIS** et les **DÉFIS**

Montréal -- 31 mai,
1^{er} et 2 juin 1990

2^e CONGRÈS DU CONSEIL DES TRADUCTEURS ET INTERPRÈTES DU CANADA

La traduction a fait du chemin,
particulièrement au Canada où, du fait de la situation politique,
elle a dû s'organiser et évoluer rapidement pour
répondre à des besoins croissants.

Aujourd'hui, au-delà du simple bilinguisme, il y a les progrès techniques et
l'internationalisation des marchés. La planète se rétrécit de plus en plus et les échanges
augmentent à un rythme effréné.

Il faut donc faire le point. Recenser nos acquis pour savoir ce dont nous disposons et scruter
l'horizon pour savoir ce qui nous attend.

C'est à cette mise au point que vous convie le CTIC à l'occasion de son deuxième Congrès.

De la formation à la gestion linguistique, de la théorie à la technologie, de la traduction
littéraire aux langues de spécialité, sans oublier l'interprétation et les langues non officielles,
toutes les facettes de notre profession y seront examinées.

Pour chacune d'elles, nos conférenciers vous proposeront
une rétrospective d'abord pour mieux asseoir nos acquis,
un exercice de prospection ensuite pour mieux cerner les défis.

La situation de notre profession a changé également. La reconnaissance professionnelle
est une réalité pour certains, un avenir proche pour d'autres,
et les défis, là aussi, sont grands!

Le monde change, les frontières s'ouvrent.
La communication devient fondamentale.
Nous sommes l'outil de la communication.

Rendez-vous le 31 mai!

Secrétariat du congrès :
1140, boul. de Maisonneuve Ouest, bureau 1060
Montréal (Québec) H3A 1M1
Téléphone : (514) 645-9527
Télécopie : (514) 845-0903



AU MOMENT d'aller sous presse, nous apprenons le décès de Jean Darbelnet, l'une des figures les plus marquantes du monde de la traduction. Nous avons vite réorganisé certaines pages afin de souligner sa disparition. Peu de temps avant son décès, Jean Darbelnet s'est confié à notre chronique « Silhouette », que vous pourrez lire bientôt.

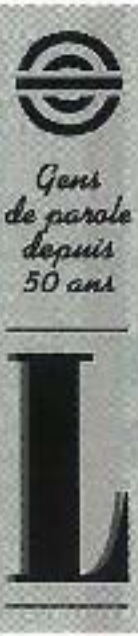
Circuit n'est pas en mal de projets. Outre les dossiers que nous préparons – notre numéro de juin portera sur le 50^e anniversaire de la Société des traducteurs du Québec et le suivant sur la traduction commerciale –, nous allons faire paraître à compter de septembre prochain la première livraison de ce qui devrait devenir une tradition avec le temps. Sous la direction de Claude Bédard, Circuit publiera en effet chaque année un grand dossier qui fera le point sur les événements survenus au cours de l'année dans le domaine de la traductique. Ce secteur, à la fois craint et mal connu, ne doit pas évoluer dans l'indifférence générale. Nous nous assurons donc de tenir nos lecteurs informés. Nul doute qu'avec son talent de communicateur, Claude Bédard saura nous intéresser à la question.

Plusieurs d'entre vous auront sans doute remarqué la très belle illustration dont nous nous sommes servis pour réaliser la couverture de notre numéro de décembre sur l'alphabétisation. L'œuvre de l'artiste Isabelle Côté a été retenue par l'UNESCO pour la production d'une affiche servant à souligner l'Année internationale de l'alphabétisation. Étant donné la précipitation qui accompagne presque toujours la production de Circuit, le nom de l'artiste ne nous est pas retourné dans notre générique.

Vous remarquerez dans ce numéro-ci une augmentation impressionnante du nombre de lettres au courrier des lecteurs. Inutile de dire que nous sommes très heureux de connaître vos réactions sur nos dossiers et chroniques. Ce qui frappe le plus dans vos lettres, c'est l'inquiétude que les plus jeunes d'entre vous manifestent en ce qui concerne les conditions du marché. La question qu'ils posent est bien simple : quelle place nous faites-vous ? À chacun d'y répondre en son âme et conscience. La Société des traducteurs du Québec tente à l'occasion de raffermir ses liens avec la relève et de mieux la connaître. Il y a sûrement moyen de faire plus et Circuit tient ses colonnes largement ouvertes à ceux qui veulent débattre de la question.

Le graphisme, c'est un peu comme la pellicule : un peu d'art, beaucoup de compromis. Depuis une dizaine de numéros, nous utilisons pour nos textes un caractère très lisible, mais qui « chassait » un peu trop, pour reprendre l'expression que Johanne Dufour a contribué à faire connaître dans ces pages. Comme notre maître est toujours trop abondant et qu'il nous fallait récupérer de l'espace tout en ne sacrifiant pas la lisibilité typographique, nous avons opté pour un nouveau caractère, voisin de l'ancien, mais beaucoup plus économe d'espace. Faites-nous part de vos commentaires... ■

Pour le Comité,
Pierre Marchand



Dossier

4 La traduction et les médias : que savons-nous de la traduction dans les médias ? avons-nous idée de l'ampleur de la chose traduite dans tous les médias ? Et puis, à une époque où les jeunes traducteurs ont tant de mal à trouver du travail, y aurait-il de la place pour eux dans les médias ? Bien sûr, à condition de savoir s'y faufiler... à la manière de Michèle Virolly ou de Louise Lecadre : voir l'entrevue menée par Robert Dubuc.

Sur le vif

17 Le culte des mots et des idées chez un journaliste... quasi iconoclaste, Jean-V. Dufresne. Un mariage de raison inévitable, celui des industries de la langue et de la terminologie. Et bien sûr que vous aurez encore le coup de cœur pour *Notes et contre-notes*, mais n'en oubliez pas le calendrier du langagier.



Des mots

21 De l'usage des dictionnaires techniques bilingues : comment s'en servir ? L'opinion avisée d'un traducteur spécialisé en informatique, Michel Vallée.



Faits, dits et chiffres

26 La timidité est difficile à vaincre. Chez les Japonais – ou parle ici plutôt de réserve –, elle handicape les relations avec l'étranger : des étudiants écrivant couramment un anglais de haut niveau, pour ne pas dire littéraire, sont incapables de répondre à la question : «How are you?»

Silhouette

27 Un des grands noms de l'interprétation, tant à titre de praticienne (De Gaulle et Eisenhower, c'est assez impressionnant !) que de professeure – et directrice de l'École supérieure d'interprètes et de traducteurs de la Sorbonne Nouvelle –, Danica Seleskovitch, nous a rendu visite l'automne dernier. Plusieurs anciens étudiants seront heureux d'en savoir davantage sur le personnage.



Des techniques

29 À quoi reconnaît-on un bon fax ? par Pierre Marchand.

Des livres

30 Émile Scutin, professeur à l'Université de Montréal, nous livre ses réflexions de lexicologue sur deux nouveaux ouvrages dont la presse a déjà abondamment parlé : le *Dictionnaire des canadianismes* et le *Dictionnaire des noms propres*, d'ici. À lire.

À voix basse

36 De tout mon hêtre, une réflexion poétique de Michel Buttiens.



L'exploitation des traducteurs débutants, à qui la faute ?

[...] Je crois que la faute nous incombe à tous. Au cabinet qui accepte de brader ses services à vil prix pour l'emporter sur la concurrence, au chef traducteur qui, ayant vite fait d'oublier son passé de praticien, attribue les travaux uniquement en fonction des tarifs proposés, à l'Université qui veut peut-être de renseigner les étudiants sur le sort de pigiste non révisé que leur réserve le « marché », à l'État qui, par son poids, joue un rôle décisif et qui feint d'ignorer le problème en se demandant pourquoi diable les cabinets n'engagent pas de traducteurs débutants, enfin à nous tous qui n'osons élever la voix et négligeons de faire le point, de façon réfléchie, sur les tarifs, qui disent l'ensemble des conditions d'exercice de la profession et ont malheureusement conduit à l'exclusion des traducteurs débutants, sans lesquels la traduction ne peut prétendre au statut de profession.

Serge Bélaïr

Manque de débouchés ou manque de volonté ?

Un an après la parution de l'article intitulé « La formation en crise ? » (P. Marchand, mars 1989), dans lequel on pouvait lire qu'il faudrait trouver « près de 3500 traducteurs d'ici 5 ans »,

je me permets aujourd'hui quelques interrogations. Logiquement, pour en trouver un tel nombre d'ici 1994, il en faudrait bien 800 par an d'ici là. Eh bien, ce calcul est erroné puisque le marché du travail est véritablement opposé à l'entrée en scène des débutants et débutantes. À titre de nouveau diplômé, et de nouveau membre adhérent de la STQ, je me permets de faire part à tous les Estécois et Estécoises de mon humble réaction à cet article, voire à la présente situation de la traduction au Québec. [...]

Après avoir envoyé plus d'une centaine de demandes d'emploi dans la région métropolitaine, sans compter ceux envoyés en région, et après d'avoir reçu — à quelques exceptions près — que des réponses négatives, je suis quelque peu sceptique quant à l'exactitude des faits rapportés par J. Charpentier et P. Marchand. De plus, selon le bureau d'emploi de l'Université de Montréal, je ne suis pas le seul de la cuvée 1989 dans cette situation. [...]

Bien entendu, les divers responsables des services de traduction sont conscients que la traduction fait maintenant partie intégrante du secteur des affaires, et qu'avec la libéralisation des échanges économiques, cette activité devrait être appelée à prendre beaucoup d'envolée. Toutefois, ils s'obstinent à combler les besoins de leurs services

Publié quatre fois l'an par la
Société des traducteurs du Québec



1140, boul. de Maisonneuve Ouest
Bureau 1460
Montréal (Québec) H3A 1M8
Tél. : (514) 861-1783
Fax : (514) 845-5905

Représentante au Conseil de la STQ

Zélie Guébel

Direction

Pierre Marchand

Conseil

Paul Horguelin

Coordination

Sélange Lapierre

Rédaction

Monique C. Cozmiar (*Des livres*), Véronique Déniau (*Bois, dits et chiffres et Silhouette*), Zélie Guébel (*Des romans*), Nada Kerpan (*Sur le site*), Sélange Lapierre (*Curiosités*), Pierre Marchand (*Des techniques*), Deirdre A. Mark, Élisane Orléans-Germain, Michel Valée (*Des mots*).

Dossier

Robert Dubuc, Nada Kerpan et Paul Morisset

Correspondantes

Marie-Claire Lemaire: Québec
Blaine Poirier: Toronto

Revision

Emmanuelle Beaulne, Michèle Cassette, Manell Gendron, Marie-Claire Lemaire, Deirdre A. Mark, Robin Philpot, Marie-France Rousselet

Direction artistique

Lise Cascon

Illustrations

Lise Cascon

Photographies

Société Radio-Canada, Bernard Brault — *Le Presse*, Paul Labelle, Louise Lapointe, Jacques Guenier — *Le Dessin*

Éditique

Mardigné

Impression

Aclier des records

Publicité

Anne-Marie Malbois (Jean Séguin et Associés)
(514) 748-6561

Toute reproduction est interdite sans l'autorisation de l'éditeur et de l'auteur. La rédaction est responsable du choix des textes publiés, mais les opinions exprimées n'engagent que les auteurs. L'éditeur n'assume aucune responsabilité en ce qui concerne les annonces paraissant dans *Circuit*.

Dépôt légal - 1^{er} trimestre 1990
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISSN 0821-1876

Tarif d'abonnement

Membres de la STQ: abonnement gratuit
Non-membres: 20 \$ par année (30 \$ à l'extérieur du Canada). Chèque ou mandat-poste à l'ordre de « Circuit STQ » (voir adresse ci-dessus)

TRADUCTION SPÉCIALISÉE

Informatique et domaines connexes
Sciences et techniques
Finance et gestion

Adaptation de logiciels
Outils informatiques de langage



Benoît Thouin
président

Téléphone : (819) 777-1011

Télécopieur : (819) 777-8876



TETRACOM inc.

uniquement par des traducteurs d'expérience, ce qui ne fait que renforcer la sempiternelle dichotomie université-marché du travail.

En agissant de la sorte, ces dirigeants vont à l'encontre de la logique même car, on le sait, comme le reste de la société québécoise, les traducteurs en poste vieillissent ; d'où la nécessité de former les débutants afin que se poursuive l'essor de la traduction. Ainsi, P. Marchand écrivait que « si notre industrie finit par se donner une véritable conscience collective, elle saura tirer des leçons de ceux qui errent et prendre exemple sur ceux qui réussissent ». Aussi, pour que la traduction puisse un jour recevoir des milieux professionnels le respect qu'elle commande, il faudrait d'abord que ceux qui clament l'importance de la « reconnaissance professionnelle », ceux qui ont en mains les destinées de la traduction commencent par remettre en question leur politique d'embauche, et que ceux qui peuvent assurer l'avenir de la traduction au Québec donnent leur chance aux nouveaux diplômés, c'est-à-dire ceux qui en entrant en fait la relève tant attendue. Le cas échéant, cette conscience collective dont P. Marchand fait état pourra réellement prendre forme, démontrant ainsi à quel point le métier que nous avons choisi est vraiment une profession digne de ce nom.

Enfin, si nous ne pouvons, en tant que traducteurs et traductrices, nous entraider et faire valoir les droits de nos collègues, pourquoi devrions-nous nous regrouper en corporation professionnelle ? [...]

Marc-André Lavoie

Les dessous de la révision

Je relève avec surprise dans mon article (*Circuit*, n° 27 p. 35) le mot *réviseur*. Craignant des « corrections » de ce genre, j'avais demandé de m'envoyer le texte, au cas où des modifications auraient été effectuées » pour éviter qu'un futé quelconque s'avise d'écrire *réviseur* au lieu de *révisite*. Et voilà que c'est fait... Et ce qui est pire, à mon insu, car cette « correction » n'était pas dans le texte révisé.

Le féminisme et d'autres issues (sic) ne sent pas mon fort. La démagogie non plus. Je vous demande donc ce bien vouloir insérer dans le prochain numéro de *Circuit* une note faisant état de ma désapprobation quant à l'utilisation de ce féminin dans mon texte. Plutôt qu'un long discours donnant mes raisons, je préfère vous envoyer copie d'un article trouvé récemment dans un magazine français, qui, sous un ton serein, dit à ces « féminisateurs » à tout crin ce qu'ils méritent d'entendre. Peut-être auriez-vous intérêt à le publier dans vos colonnes... [...]

Maria Santos

NDLR. Il est exact que *Circuit* donne du féminin quand il s'agit... de femmes. C'est une politique qui s'explique par le nombre de celles-ci dans nos professions, et par l'état d'esprit régnant en Amérique du Nord. Par contre, c'est par habitude qu'aux dernières épreuves ce si dérangeant e fut ajouté. Quant à l'article mentionné, il est signé par Jean Durouf, académicien bien connu pour ses hauts cris — notamment lors de la nomination de Marguerite Yourièna à la docte assemblée des quarante grands hommes. Intitulé « L'Académie

française fait savoir soennellement que les mots n'ont pas de sexe », c'est une charge contre tous les modernisateurs de notre si vieille langue.

Pour traduire « bit »

Me suis-je enfin mis à lire beaucoup plus attentivement, ou est-ce à cause de l'article de Jean-V. Dufresne que j'ai trouvé *Circuit* particulièrement étoffé en décembre ? Réponse : un texte accomplissant l'exploit de refléter à de multiples niveaux une situation mondiale incitait à lire avec soin le numéro entier.

Côté informatique, voici une question qu'un fl conducteur de la revue m'amène à poser : faut-il retenir comme étant l'indice d'une prochaine difficulté de survie ce qu'on pourrait appeler, pour mixer le terme *analphabétisme*, l'« *ainformatisme* », qui ne peut faire autrement qu'exister quelque part chez les langagiers et chez les apprentis langagiers mais qu'il serait intéressant de mesurer ?

Pour mieux répondre, lire absolument « Qu'est-ce que le traducteur peut attendre de la machine ? », de Pierre Marchand, in « Actes du deuxième congrès nord-américain de traducteurs », annoncé avec trop peu de visibilité, à mon avis, dans *Circuit* n° 27.

Deuxièmement, solidarité à Noëlle Guilloion pour sa recommandation de remplacer *alphabétisation* (n° 27, p. 10). Une raison pour, et une contre, sa suggestion : l'« *alphabétique* ». La raison pour (même si j'ai un peu l'impression de marcher sur des œufs) : il y a *malheureusement* le mot *bêrise* presque intégralement dans *alphabétisation*, ce qui donne prise à une tendance cynique, assez omniprésente malgré des millions d'efforts

d'humanisation, à la péjoration de tout ce qui est « en voie de développement ».

La raison contre : *alphabétique* a des racines longues comme les siècles en tant qu'adjectif — ce qui pourrait se retourner en critère favorable puisque nous parlons d'apprentissage de base et fait pour durer, mais de façon vulnérable à mon avis parce que la substantivation évoquée l'empêche et empêche peut-être l'expression de signifier sans explicitation ce qu'elle veut dire.

Une solution, l'*alphatique*, mais immédiatement une autocritique : peut-on forger un mot en -ique sans connoter l'informatique, et si ? On accepte, cela voudra-t-il dire que oui, nous présumons que l'*alphabétique* serait, dans sa définition, assistée par micro-ordinateur ? Je n'ai rien contre, surtout après m'être imprégné de l'article enthousiaste d'Hélène Blais (toujours n° 27, p. 16), mais il faudra mesurer l'accessibilité (et le fait de prendre des mesures d'accessibilité stratifiée nécessite des classes qui n'existent pas comme telles auparavant).

Enfin, de façon sous-jacente à tout cela, il ne faudrait pas oublier de consacrer au moins une nuit blanche sur deux aux *mots*, même au risque de remettre au lendemain une partie du travail gigantesque à faire sur les *Mots* !

Je songe au nom d'une discipline : la motique, mais encore ici, le même suffixe qu'informatique... Décidément ! Et à une solution pour traduire *bit* : *tique* (eh, oui : bibite, moustique...). Eh bien, si tant de chemins mènent à l'informatique et si l'on en a tant la piqûre, souhaitons que les nouvelles voies qu'elle nous ouvre soient toujours les meilleures.

Yves Lanthier

membre du comité de l'informatique STQ

<p>Les outils par excellence du traducteur :</p> <p><u>CRÉATIVITÉ</u></p> <p><u>PERSPICACITÉ</u> <u>DISCERNEMENT</u></p> <p><u>RIGUEUR</u></p>
<p>TRADUCTIONS SERGE BÉLAIR INC.</p>
<p>Artisans d'un espace francophone ouvert et dynamique</p>
<p>373, place d'Youville, bureau 301, Montréal (QC) H2Y 2B7 Téléphone : 844-4682 Télécopieur, modem : 844-5983</p>



Y a-t-il un traducteur dans la salle... de rédaction ?

Il y aurait lieu d'enseigner les rudiments de la traduction aux futurs journalistes. Une entrevue avec le rédacteur en chef du Devoir, Paul-André Comeau.

propos recueillis par Paul Morisset

PAUL-ANDRÉ COMEAU connaît les arcanes à la fois de la presse parlée et de la presse écrite. Correspondant de Radio-Canada en Europe pendant de longues années, il devenait en septembre 1985 rédacteur en chef du journal *Le Devoir*. Depuis toujours, il s'intéresse de près au débat sur la qualité de la langue et observe avec lucidité l'évolution des rapports entre le français et l'anglais dans les médias.

Une partie importante de l'information traitée par les médias québécois vient de sources anglophones, et passe donc par le filtre de la traduction. À votre avis, cela pose-t-il des problèmes ?

Le recours aux agences de presse soulève des problèmes de plusieurs ordres. D'abord, il y a les inévitables modifications de sens dues à la vitesse où s'effectuent ces traductions au siège des agences. Mais il y a aussi les retards de transmission. Ainsi, les dépêches de la *Canadian Press* provenant de Washington, et même de certaines provinces canadiennes, ne sont traduites que tardivement. Le retard en ce qui concerne les États-Unis n'est nullement compensé par l'Agence France-Presse, d'où une indéniable faiblesse de l'information que nous pouvons présenter à nos lecteurs au sujet de notre important voisin.

Le Devoir pourrait-il améliorer les choses en embauchant des traducteurs professionnels ?

Bien sûr, *Le Devoir* pourrait utiliser avec bonheur un traducteur professionnel. Sa présence dans notre rédaction nous permettrait de rattraper les retards signalés précédemment.

De même, il nous est impossible de profiter au mieux de l'entente qui nous permet d'utiliser à volonté les textes publiés par le *New York Times*. Lorsque cela s'impose, il nous faut dégager l'un de nos journalistes pour lui confier la traduction d'un texte qui nous paraît essentiel.

Mais, et c'est un *mais* important, nos ressources financières nous interdisent, à ce moment-ci, de songer à cette possibilité — un luxe que j'espère un jour voir nous tomber du ciel.

Les écoles de journalisme devraient-elles offrir un cours de traduction, au moins pour sensibiliser les futurs journalistes à cet aspect du métier ?



Photo: Jacques Charbonnet, Le Devoir

Aucune hésitation au sujet de la nécessité d'inclure dans les programmes d'études en journalisme un cours, ne serait-ce que d'initiation à la traduction journalistique. Cela me paraît fondamental.

La radio et la télévision de langue française présentent de plus en plus d'entrevues en anglais, avec une traduction sommaire en français ou même sans aucune traduction. Que pensez-vous de ce phénomène ?

Cela m'égare depuis de très nombreuses années. J'ai dû imaginer des solutions de fortune au moment où je travaillais à Radio-Canada. Je m'étais donné comme objectif de dénicher le plus souvent possible des interlocuteurs francophones, mission souvent difficile...

Il nous faut malheureusement imaginer des solutions de compromis — traduction visuelle ou adaptation sonore —, faute de quoi il sera très souvent impossible de présenter le témoignage des « acteurs » eux-mêmes.

Textes et topos doivent être aussi lumineux, aussi concis et aussi intéressants que ce que les médias anglophones mettent à la disposition des lecteurs sous forme d'avalanche quotidienne.

« Paul-André Comeau, rédacteur en chef du journal *Le Devoir* »

Dans les conférences de presse internationales, beaucoup de journalistes français posent maintenant leurs questions en anglais, même à des étrangers qui parlent très bien le français. Cette tendance vous inquiète-t-elle ?

Malheureusement, il ne s'agit pas là d'un fait nouveau. Je l'ai constaté dès mes premières années en tant que correspondant à l'étranger. Au-delà du snobisme dont on oublie ou l'on sous-estime le poids, il y a la pression du milieu journalistique. À titre d'exemple, lors des élections générales en Grèce, en juin 1985, j'ai eu le culot de poser à l'un des deux principaux candidats une question en français. Outre le murmure de réprobation dans l'auditoire, j'ai eu droit à un petit « sermon » de la part de collègues américains et autres qui n'avaient guère apprécié cette diversion...

Comment les journalistes francophones pourraient-ils aider à rééquilibrer le rapport de forces entre l'anglais et le français ?

Je doute que les journalistes puissent modifier un état de fait, une tendance universelle. C'est à l'égard de nos lecteurs, de nos auditeurs et téléspectateurs que s'impose une nécessaire vigilance. Textes et « topos » doivent être aussi lumineux, aussi concis, aussi intéressants que ce que les médias anglophones mettent à leur disposition sous forme d'avalanche quotidienne. ■

Paul-André Comeau, journaliste chevronné, a une longue existence tant dans la presse écrite que dans la presse parlée, notamment à Radio-Canada. Depuis 1985, il est rédacteur en chef du journal *Le Devoir*.

Deux traductrices à la télé



Deux météores du monde des médias, Michèle Virolly et Louise Letendre, racontent à Robert Dubuc leur passage de la traduction à la télévision.

propos recueillis par Robert Dubuc

MICHELE VIROLY et Louise Letendre sont deux traductrices de formation qui, à une dizaine d'années d'intervalle, font carrière dans les médias. Toutes deux ont un profil de carrière remarquable. Michèle Virolly, d'entrée de jeu, s'est dirigée vers le journalisme électronique pour aboutir à l'animation de *Montréal, ce soir*, importante émission d'information de la télévision de Radio-Canada. Louise Letendre, de la presse d'entreprise, est passée à des fonctions administratives, liées à l'information. Elle a été nommée récemment au poste de Chef des communications, à la télévision française de Radio-Canada.

Pourquoi, après des études universitaires en traduction, avez-vous obliqué vers les médias ?

Michèle Virolly : Par nécessité, faute de débouchés intéressants en traduction. Au sortir de mes études, la francisation des entreprises n'était pas encore la règle.

Louise Letendre : Le hasard a voulu que le poste de rédacteur du journal de l'entreprise pour laquelle je travaillais se libère. Le monde des publications m'a toujours fascinée. L'idée d'apprendre à « bâtir » un journal me souriait beaucoup. Puis, avec le temps, j'ai constaté que le monde de la rédaction m'offrait plus de latitude que la traduction. Surtout dans ses aspects techniques, cette dernière m'apparaissait ingrate.

À quoi vous a servi votre formation en traduction ?

M. V. : D'abord, à me soucier beaucoup de la qualité du français. Il est vrai qu'il y avait, et qu'il y a encore, de quoi se faire du souci. Nous péchons souvent par ignorance, ou pire encore, nous sacrifions à des modes. Ensuite, à ne pas croire aveuglément que « le médium, c'est le message ». Quand le langage est incohérent, c'est le message qui en souffre.

Enfin, à afficher une certaine modestie. Quand on connaît les écarts du langage, on s'avance rarement sans le bouclier de quelque ouvrage de référence. La formation de traducteur ne dispense malheureusement pas de faire des fautes, mais elle permet, par contre, de savoir qu'on risque toujours d'en commettre.

L. L. : À toutes les étapes de ma carrière, ma formation de traducteur m'a beaucoup servi. En plus de la rigueur intellectuelle acquise, l'approfondissement de la connaissance de ma langue m'a permis d'exercer efficacement diverses fonctions : rédaction, révision de textes écrits par des tiers, supervision de la rédaction de communiqués et de cahiers de presse.

Cette formation, que certains disent « puriste », estimez-vous qu'elle vous ait nui par certains côtés ?

M. V. : Aucunement !

L. L. : Absolument pas !

Y a-t-il, à votre avis, une place pour les traducteurs dans les médias ?

M. V. : Sûrement. D'abord en raison de leur bonne connais-

sance de l'anglais et du français. La méconnaissance de l'anglais est souvent source d'erreurs, lorsqu'on travaille à partir de dépêches écrites dans cette langue.

Le souci d'exactitude, qui caractérise le bon traducteur, sa capacité de jouer sur plusieurs registres, son objectivité en face d'un texte qui n'est pas le sien, tout cela sont des vertus dont le journalisme tirerait profit.

Au sujet de la vertu d'objectivité, permettez-moi une petite anecdote. Mme Irène Spilka, mon professeur d'interprétation, m'avait donné une note plutôt moyenne dans une matière où pourtant j'excellais. Quand j'allai m'informer auprès d'elle de la raison de ce résultat, elle me répondit : « D'un discours terne et ennuyeux vous avez fait un discours animé et enlevé, cela dénote un certain talent, mais ce n'est pas votre rôle. »

L. L. : Partant du principe que le traducteur est un spécialiste de la langue, sa place dans les médias écrits et électroniques peut être prépondérante.

Un traducteur pourrait, pour peu qu'il en ait le goût, s'acquitter de plusieurs fonctions reliées au monde des médias : traduction de dépêches, rédaction de nouvelles ou de communiqués, préparation de rapports annuels. Il a aussi bien souvent la formation nécessaire pour conseiller judicieusement ceux qui effectuent ce genre de travail.

Il suffit de constater combien rares sont les gens capables d'écrire correctement, avec une parfaite maîtrise de la langue, et à quel point il est difficile de recruter de bons candidats. Qui plus est, il est très rassurant pour un attaché de presse de pouvoir compter sur les services qualifiés de spécialistes pour justifier l'usage d'une expression donnée ou expliquer les caprices de certaines tournures de phrase dans un communiqué.

Si c'était à refaire, suivriez-vous le même itinéraire ou opteriez-vous pour une formation spécifique en communication ?

L. L. : Compte tenu de mes goûts et de mes champs d'intérêt, j'avoue être très satisfaite des étapes franchies jusqu'à maintenant. J'ai toujours eu le bonheur de pouvoir changer d'emploi quand je sentais le besoin d'apprendre du nouveau. Je peux donc dire que si c'était à refaire, je suivrais le même itinéraire.

M. V. : Je referais avec plaisir le même itinéraire. Le Département de linguistique de l'Université de Montréal était, est encore probablement, un milieu extrêmement stimulant.

Nos cours ne se limitaient pas à l'étude, par ailleurs passionnante comme chacun sait, des phonèmes et des morphèmes, mais incluaient un renforcement de la culture générale : science, économie, droit, etc. Nous avions d'extraordinaires professeurs, par qui le langage devenait un jeu passionnant où il fallait tantôt éviter la diphtongue malheureuse, tantôt s'adonner au plaisir subtil de la litote ou de la synecdoque, tout en respectant le sens inchouff des verbes et l'affectivité des mots.

Quelles délices ! Aurais-je trouvé autant ailleurs ? J'en doute ! ■



Louise Letendre

Photo: Pablo Caruso



Traducteur et journaliste : peut-être bien que oui...

**Y a-t-il des débouchés pour les traducteurs dans les salles de rédaction ?
Le cas de La Presse.**

par Paul Longpré

DANS la salle des télécopieurs de tout quotidien, les nouvelles crépitent nuit et jour en provenance des grandes agences de presse. Et elles crépitent en anglais. Sauf si elles proviennent de l'Agence France-Presse ou du Service français de la Presse Canadienne. Voilà du boulot pour moi, se dira bien légitimement tout traducteur fûté et fraîchement diplômé.

Après quelques CV postés comme on lance une bouillotte à la mer et autant de réponses dans le style *don't call us we'll call you*, si par civilité on s'est donné la peine d'accuser réception, notre traducteur en herbe conclut que les cadres de rédaction sont prévenus contre sa confrérie.

Y a-t-il des débouchés pour les traducteurs dans les salles de rédaction ? Réponse... de Normand : Peut-être bien que oui...

Il y a 12 ans, la salle de rédaction de *La Presse* comptait 12 rédacteurs-adaptateurs. Il n'en reste plus que trois, en dépit du fait que le nombre de journalistes se soit maintenu. Cette décroissance tient à deux facteurs. D'une part, le journal s'est résolument *mont-réalité* depuis quelques années, si bien qu'il publie beaucoup moins de faits divers et de sujets sociaux américains et canadiens-anglais. D'autre part, la Presse Canadienne a augmenté sensiblement ses effectifs ; l'agence d'information fournit désormais à ses sociétaires (l'ensemble des quotidiens francophones du Canada) de nombreux documentaires destinés aux pages spécialisées : *sciences et technologie, habitation, automobile, arts et spectacles, vacances et voyages*.

La Direction de l'information de *La Presse* fait face à un autre problème qui a pour effet secondaire de restreindre les débouchés pour d'éventuels traducteurs professionnels : le vieillissement de sa salle de rédaction.

De tout temps, les journalistes ont été reconnus pour leur mobilité. Les salles de rédaction se renouvlaient parfois en cinq ans. L'amélioration des conditions professionnelles, du statut social, des salaires et des régimes d'avantages sociaux a sonné la fin de l'ère du journaliste-bohème-qui-vit-dans-ses-valises. On blanchit maintenant sous le hamail. Le capital humain ne peut plus guère se renouveler qu'au rythme des retraites.

Jeunes loups demandés

En soi, une salle de rédaction qui vieillit, ce n'est pas un handicap. Cela se traduit par une salle experte. Mais le phénomène pose des problèmes aigus d'encadrement, de gestion des ressources humaines. Au rythme de leur cheminement personnel et professionnel, la plupart des journalistes ont de plus en plus le goût de travailler : à des dossiers, à des chroniques spécialisées, à des



Le président de Forinfo, Paul Longpré, en grande conversation avec un de ces jeunes loups qui se bousculent aux portes, pendant les épreuves de sélection Stage de formation *La Presse* 1989, stage dont il assume la direction à titre de consultant en communication et en formation professionnelle.

enquêtes. De moins en moins ont-ils le goût et le réflexe de débuisquer la nouvelle. Or il se trouve qu'un journal (on l'appelle *news-paper* en anglais) se nourrit d'abord de nouvelles. D'où le besoin de jeunes loups chez qui on a développé au maximum l'instinct du journaliste.

L'une des voies qui s'offrent aux directions de rédaction pour faire de la place à de telles recrues, c'est justement de convaincre les collègues aînés qui recherchent un travail sédentaire d'accéder aux quelques postes de rédacteurs-adaptateurs où leur expérience des techniques du métier et leur connaissance des divers secteurs d'information deviennent un atout précieux pour l'entreprise. À noter que le terme de *traducteur* n'apparaît plus dans la convention collective de *La Presse* depuis plusieurs années...

Alors, pourquoi répondre *peut-être bien que oui*... ? Pour deux raisons, qui tracent en quelque sorte les balises étroites du chemin qui mène de l'école de traduction aux médias.

Il n'est pas dit que les tendances observées depuis une décennie vont se maintenir. S'il est vrai que les salles de rédaction vieillissent, il est aussi vrai que le nombre de retraités augmentera d'autant au cours des prochaines années. Ainsi, depuis trois ans, *La Presse* a embauché 18 journalistes. Ceux-ci ont un profil bien défini : jeunes, polyvalents, bilingues ou trilingues, dotés de l'instinct de la nouvelle.

Il n'est pas dit non plus qu'un jeune traducteur professionnel qui se présenterait à un média d'information en ayant dans son coffre à outils une bonne maîtrise des techniques de base du métier, ne serait pas un candidat de choix. Avis à ceux qui ont la tâche de garnir ce coffre d'outils. ■

Paul Longpré - Vient du monde de l'enseignement au journalisme par la Presse Canadienne, Paul Longpré a été 15 ans à *La Presse*, à titre de reporter, chef du bureau d'Ottawa et cadre de rédaction. En 1980, il a lancé à propre énergie, Forinfo Inc., vouée principalement à la formation professionnelle et à la qualité rédactionnelle dans les médias.

Un pont à construire entre terminologues et journalistes



Le point de vue du terminologue : les médias sont-ils bien servis par les banques de terminologie ?

par Camille Fournier

LES JOURNALISTES n'interrogent pas les banques de terminologie comme le font, par exemple, les traducteurs qui consultent et fournissent même des données terminologiques. Les banques, peut-être parce qu'elles connaissent mal les contraintes des médias, n'ont pas encore réussi à établir leur clientèle médiatique. En conséquence, le lien qui unit si naturellement la terminologie et la traduction, reste à développer entre la terminologie et la langue des médias.

Les dignes témoins de notre époque

Étudier la langue des médias permet de découvrir une matière terminologique fertile qui, le plus souvent, témoigne de notre civilisation et du degré d'avancement des sciences dans des domaines tels l'écologie, l'environnement, l'astronomie, la médecine ou les télécommunications. C'est là une assertion que l'on peut faire à la suite de l'observation empirique de la terminologie répertoriée, de janvier à mai 1989, dans la presse écrite ou radiotélévisée du Québec de même que dans certains éléments représentatifs de la presse française.

Une nomenclature d'environ 400 termes consigne, outre la terminologie des secteurs de pointe (*technopole, bioscience, gaz cosmique, virus d'Epstein-Barr, nucléonisation*), celle des domaines plus techniques du mobilier, de la décoration, de l'alimentation ou de la publicité (*thermo-pompe, mélamine, store vertical, baignoire à remous, blanchiment, publicité sympathique*). Elle fournit des néologismes reliés aux événements de la vie politique (*thatcherisme, péretsaïba*), de la vie culturelle (*house music, heavy-metal, hard-rock*) ou aux effets de l'environnement (*ozonophile*).

Elle témoigne de sinistres qui créent l'événement (*panne générale, orage magnétique, solar flare, solar wind, éruption solaire*) et, dans les quotidiens surtout, présente un certain nombre de calques (*député de l'arrière-ban*, parfois écrit avec un « c », *patiste chassade, école élémentaire*).

Multiple, hétérogène, composite, la terminologie des médias est parfois technique, parfois scientifique et témoigne aussi bien des sciences exactes que des sciences humaines. Elle est soumise aux



Camille Fournier

contraintes de la créativité lexicale et, au Québec surtout, en cela rien de neuf, à l'interférence de l'anglais. Son dynamisme explique que des journalistes cherchent à obtenir un service prioritaire d'organismes comme l'Office de la langue française ou le Secrétariat d'État, car il semble bien que les besoins terminologiques des médias, tout comme les besoins linguistiques dans la presse quotidienne, soient à la fois innombrables et pressants.

L'offre des banques

Les banques de terminologie peuvent-elles répondre aux besoins des médias ? Y a-t-il un lien systématique à établir entre le produit terminologique des banques et celui qu'en retrouve dans les médias ? Si ce lien est efficace entre les traducteurs et les bases de données terminologiques, pourquoi ne le serait-il pas entre celles-ci et les journalistes ?

Pour répondre à ces questions, on a d'abord tenté d'examiner s'il y avait corrélation entre l'abondance nomenclature extraite des médias et le fonds terminologique de la Banque de terminologie du Québec. Une quinzaine de banques de terminologie ont été recensées dans le monde mais, comme aucune n'a le mandat de desservir les médias, il a semblé judicieux de soumettre à l'analyse une base de données également assortie d'un objectif de francisation.

Puisque la Banque de terminologie du Québec est essentiellement une base de terminologie technique, il n'est pas étonnant qu'il y ait une grande corrélation, c'est à dire le plus souvent un

Camille Fournier a travaillé comme journaliste rédactrice à la Presse Canadienne et au Service des nouvelles télévisées de Radio-Canada. Depuis 1990, elle est terminologue à l'Office de la langue française où elle a fait la promotion, de 1985 à 1989, de la Banque de terminologie au Québec auprès des enseignants et notamment des traducteurs.

**Association des
terminologues
du Québec**

**(514) 465-9373
(514) 465-9156**

MICOM
AES
IRM
Laser

84, rue Victoria
Greenfield Park, 06 JAN 117
Téléphone: (514) 465-9333

céline barbeau

taux de réponse satisfaisant dans les vocabulaires du mobilier, de la décoration, du journalisme, de la publicité ou de la télévision. Pour la même raison cependant, on constate avec surprise que les vocabulaires scientifiques de la médecine, de la chimie ou même de l'astronomie offrent un excellent taux de recoupement avec la nomenclature établie : des termes comme *papillomavirus*, *duodéno-pancréatome*, *stéroïde anabolisant*, *chlorofluorocarbane*, *big bang* ou *hypothèse dite de l'atome primitif*, *quasar* et *trou noir* font l'objet de réponses complètes.

Par ailleurs, le vocabulaire technique de l'électricité — comme, à certains égards, celui des télécommunications — est moins bien servi. C'est dire qu'un terme comme *power blackout* indexé en physique donne une réponse nulle en électricité, tandis que des termes comme *distorsion*, *oscillation* ou *champ magnétique* correspondent à des occurrences trop élevées. Enfin, le taux de réponse est encore plus faible dans les sciences humaines, de même que pour certains néologismes ou certaines formes fautives. Ainsi est-on amené à inclure la définition du *thatchérisme*, à réexaminer celle de *l'âge biologique*, à réviser la fiche *hard-rock* de manière à ce que le terme ne soit plus donné comme synonyme de *heavy-metal*, à parfaire les fiches *blanc de mémoire* ou *vétéran* (pris au sens d'ancien combattant).

Bref, ce tour d'horizon ou cette comparaison entre extraits de la banque et nomenclature médiatique indique que, selon le domaine, on trouvera ou pas la réponse. On remarque à l'occasion

une absence totale des termes recherchés, notamment lorsqu'il s'agit de termes impropres et pourtant diffusés à la radio d'État comme les adjectifs *stationnaire* ou *résiduelle* qualifiant la circulation routière. À deux reprises seulement, soit dans les vocabulaires de l'électricité et des télécommunications, observe-t-on une faible corrélation, soit une non-indexation d'un terme au domaine cherché ou l'occurrence d'un trop grand nombre de fiches. Or, ce dernier cas est le seul où la banque, faute de ressources humaines et matérielles, est pour le moment impuissante à corriger la situation.

Il semble donc tout à fait possible d'affirmer que les données terminologiques peuvent être aménagées en fonction des besoins d'une clientèle médiatique. Ainsi aura-t-on construit le matériau, le pont apte à établir la relation entre terminologues et journalistes. Encore faudra-t-il préparer les utilisateurs de l'un ou l'autre langage à emprunter ce pont. Un architecte suisse, Mario Botta, l'exprime en d'autres termes : « Construire un pont, c'est l'aventure ineffable de créer un lieu dont la spécificité est d'unir deux mondes auparavant séparés. » ■

1. Traduction de la rédactrice. Tiré de *Sexus lare, sexus spatis* (Sans lumière - aucun espace), film du réalisateur Anders P'effli, 16 mm, couleur, 47 min (1989).

De thatchérisme à pérestroïka en passant par papillomavirus et heavy-metal, les banques ont du pain sur la planche si elles veulent répondre aux besoins des médias.

NOUVEAU

**LE
ROBERT
ÉLECTRONIQUE
SUR
CD-ROM**

Élaboré à partir du
**GRAND ROBERT DE LA LANGUE FRANÇAISE
EN 9 VOLUMES**

100 000 entrées
450 000 formes verbales
160 000 citations

Vérification orthographique
Recherche alphabétique et phonétique
Conjugaison

ACCÈS DIRECT À PARTIR DU TRAITEMENT DE TEXTE
Extraction et copie dans le fichier de travail

Nous vendons également les lecteurs de
CD-ROM suivants:
Hitachi, NEC, Philips, Sony, Toshiba

S U P E R L E X

Enfin un lexique électronique
adapté aux besoins des langagiers !
Conçu par des traducteurs pour les traducteurs,
SUPERLEX est un logiciel de gestion
de bases de données terminologiques
astucieux, puissant, rapide et convivial.

Son module résidant en mémoire vous permet
de consulter directement vos dictionnaires
à partir de la plupart des systèmes de
traitement de texte
et d'insérer le terme recherché
en quelques millisecondes !

CARACTÉRISTIQUES
Module résidant en mémoire et version autonome
"Cut-and-Paste"

Filtres contextuels - Bloc-note intégré
Mise à jour et tri automatiques
Utilitaires de gestion des dictionnaires
Rapidité d'accès et simplicité d'utilisation

CAPACITÉ
Gestion de plus de 9 millions de termes
Jusqu'à 4 paires de langues et 135 dictionnaires

MATÉRIEL
IBM-PC, XT, AT et compatibles - DOS 3.0

Logiciel et manuel disponibles
en français ou en anglais

Fax: (514) 284-3251

Pour tout renseignement, appelez-nous
N E X Y S

Tél.: (514) 844-1198

Is French Corrupting Montreal English?



The Impact of French is considerable, and we don't even realize how much it influences the way we speak and write.

by Blake T. Hanna

THE INFLUENCE of English on Quebec French is well documented. The reverse is not. A recent article in *Le Devoir* began: "Plus de 20 % de cadres québécois souffrent d'épuisement au travail, c'est-à-dire de 'burn-out'." The author evidently didn't feel readers would understand *épuisement au travail* unless it was accompanied by the English equivalent.

But what of the French influence on English? Most cases fall into four categories: French syntax applied to English, misuse of words, adoption of French terminology and word plays. Let's look at some examples.

French Syntax

This category involves English words combined the French way: "Montreal West," or "Sherbrooke Street West," for example. The adjective precedes the noun in English, but here, Quebec anglophones put it after the noun, as in French.

The *Montreal Daily News* once quoted Brian Mulroney as saying, "Certain institutions have tarnished needlessly his fine reputation." The Prime Minister is a fluently bilingual anglophone. I don't know whether the quote is a mistranslation, or whether he said it in English and gallicized the syntax himself. What shows the influence of French is the fact that either he or the editors failed to put "needlessly" either before "tarnished" or after "reputation."

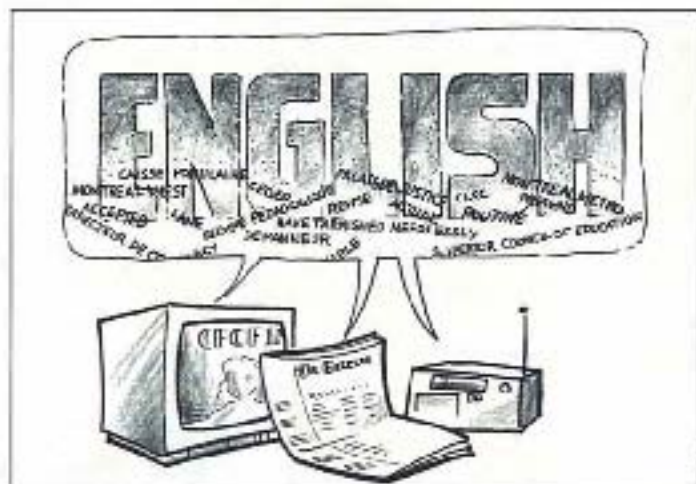
Misuse of Words

I recently saw a sign in Montreal reading: LUNETTES POUR PRESBYTES / GLASSES FOR PRESBYTERIANS. I don't know where Anglicans buy glasses, but they had better not come here. Some cases of misused words are more subtle. Last year for example, CBM in Montreal reported: "Stephen Lewis accepted that..." Here, "accepted" is used the way *accepté* is used in French. "Stephen Lewis agreed that..." or "...accepted the fact that..." would have been better.

Sometimes a French cognate is misused in a particularly treacherous manner. I have seen numerous sentences containing the word "pretend" which I suspect were mistranslations of *prétendre*, which might better have been rendered by "contend." *Prétendre* means to say it's so, while "pretend" means to say it's so when you know it isn't.

A similar case turned up in *The Gazette*. A francophone doctor told a reporter: "Once the police investigation is completed, the hospital may revise procedures..." Two questions arise. Was the

doctor speaking English or French? Did he mean "revise" or "review?" Fundamentally, *réviser* means "re-examine," while "revise" means "reorganize." The French term implies a potential reorganization, but the English term goes through with it. Franco-



phone doctors are widely conversant in English and generally capable of handling shades of meaning, but not all of them are, nor is the general public. A competent translator would not mistranslate a francophone using *réviser*; but an unwary journalist might be misled by a convincingly bilingual francophone who uses "revise" but means "review" when speaking English.

French Terminology

Many francophone institutions have no exact counterpart outside Quebec. In most cases, the French name or a literal translation of it is retained in English. Examples are "Cegep," "CLSC," and "Superior Council of Education," even though the latter would imply the existence of an "Inferior Council of Education" presumably responsible for the poor teaching we hear about. In cases such as *caisse populaire*, the French name is retained for other reasons. On the one hand, I am told that *caisses populaires* are not quite the same as credit unions, legally speaking. On the other, the disciples of Alphonse Desjardins may not be too eager to identify themselves with what is happening to certain U.S. savings and loan associations.

Several months ago, *The Gazette* reported: "The editorial says the *régime pédagogique* is inflexible..." The French expression is retained here, due to the influence of the Quebec bureaucracy. Experience has shown it is unwise to use anything but the exact terminology used by the bureaucrats themselves.

Blake T. Hanna has been a full professor in the section de traduction, Département de linguistique et philologie, at Université de Montréal for many years.

Finally, some French adaptations result from semantic pre-emption. Montrealers put their garbage out back in a narrow thoroughfare called a "ane." In most cities, it would be called an "alley," but the word "alley" has been pre-empted in Quebec by *allée*, which is a broad thoroughfare like the *Grande Allée* in Quebec City, or the main aisle in a church. It doesn't seem like a place for garbage pails to Quebec anglophones, who are evidently not as unilingual as they appear.

Word Plays

The influence of French word plays on English is probably more potential than actual. SUIVEZ LE FIL ACCÈS-CIBLE, proclaims a sign in the Montreal Metro. FRANCHEMENT LAIT, reads another, while a sign in the Alexis Nihon Plaza says: NOTRE HISTOIRE DE PÊCHE N'EST PAS UN POISSON D'AVRIL. A billboard showing a Subaru car climbing a hill reads: L'ASCENSIONNELLE!

What is a translator going to do with a billboard that reads: TÔT-RONTO? English is capable of using puns, like the one that

appeared in a *Gazette* headline: RESIDENTS BOIL AS WATER WARNING ISSUED. But when it comes to jokes, puns like the one about the boss who asked the office boy why he took the day off to go fishing ("Oh, just for the halibut," was the reply) fall under the heading of groaners, rather than thighslappers. None of them has the impact of a thousand busses plying Montreal streets with signs on their sides reading: LA CÉCITÉ, ÇA REGARDE TOUT LE MONDE. In this area, French is way out in front. English will have trouble dealing with its influence.

French influence on English? It's all around us. In many cases, it is shaping the English spoken here in ways that run deep. Look at the way I used the word "Metro" two paragraphs above. In Toronto, "Metro" is the equivalent of Montreal's MUC, not the name of an underground railway. The impact of French is considerable, and we don't even realize how much it influences the way we speak and write. Don't believe me? Then get out your *Petit Larousse* and your *Webster's Ninth* and see if you can figure out what I meant by "actual" when I said: "The influence of French word plays on English is probably more potential than actual." ■



« Traduire » la science au jour le jour...

En cas d'urgence, le journaliste scientifique doit souvent faire de la TAT, de la traduction assistée par téléphone.

par Yanick Villedieu

LA SCIENCE et la technologie de cette fin du XX^e siècle se font, s'écrivent; et se disent, la plupart du temps, dans la *lingua franca* de la Babel du savoir: l'anglais. La vulgarisation et l'information scientifiques se font, elles, dans la langue de leur public: chez nous, le français. Autant dire que le journaliste scientifique francophone est en perpétuel état de traduction sur le vif. De traduction sauvage, comme disent les traducteurs professionnels — sans malice ni condescendance, j'espère.

Et comment les sauvages tirent-ils leur plume du jet, eux qui n'ont souvent même pas le temps de la tourner deux fois dans l'encrier avant de noircir du papier? En faisant, parfois, dans le calque pur et simple. Les *tumeur infiltrating lymphocytes* deviennent sans autre forme de procès des *lymphocytes infiltrant la tumeur* (mais encore faudrait-il, me direz-vous, traduire en français de tous les jours). On en allant aux bonnes vieilles sources, un dictionnaire médical, un manuel de chimie, un atlas d'astronomie.



Yanick Villedieu.

Mais la recherche va plus vite que les dictionnaires. Aussi, la fréquentation assidue de publications françaises de vulgarisation savante, comme *La Recherche en Médecine-Science*, nourrit-elle les cerveaux des journalistes d'un vocabulaire scientifique français frais et précis. D'où l'importance, pour la vie de la langue française, d'une science qui se fasse aussi en français. D'autant plus qu'en cas d'urgence, il faut souvent faire de la TAT, de la traduction assistée par téléphone, en dénichant un scientifique qui aime (encore) faire sa science dans la langue de Pasteur. Celle de Louis, bien sûr, pas celle de l'Institut.

Heureusement, règle générale, les vocabulaires scientifiques anglais et français, qui empruntent également aux vieilles langues savantes qu'étaient le latin et le grec, se ressemblent à bien des égards comme des frères. C'est tout juste s'ils nous tendent de temps à autre quelque gentil piège, comme cette *superconductivity* qui est, pour nous, la *supraconductivité*.

Mais ce n'est rien comparé aux petites joies du vocabulaire qui s'invente au rythme des découvertes de la science. Comment traduire par exemple l'expression *defective gene*, désignant un gène qui a subi accidentellement une altération, ce qui évidemment en modifie le fonctionnement? Par *gène défectueux*? Peut-être, mais un *defective gene* fonctionne quand même, à sa boiteuse façon. Alors, par *gène défectif*, comme le suggèrent les chercheurs? Pourquoi pas? C'est joli. Et français. Un verbe *défectif*, dit le dictionnaire. C'est « un verbe qui n'a pas tous ses temps, tous ses modes ou toutes ses personnes ». Un verbe boiteux, en quelque sorte. Comme un gène défectif.

Saveur des mots... ■

Yanick Villedieu, journaliste scientifique bien connu, anime l'émission *Aujourd'hui, la science* à la radio de Radio-Canada. Auteur d'un ouvrage de vulgarisation sur les médicaments, il a également signé un grand nombre de reportages à la télévision de Radio-Canada et collaboré régulièrement à *L'actualité* et à *Québec-Gatineau*.

Les anglicismes des médias au Québec et en France



On a réussi à chasser du vocabulaire « aviseur légal » et « annuler », mais le combat doit continuer, si l'on en croit la longue expérience de Camil Chouinard dans les médias.

par Camil Chouinard

ALORS QUE la presse québécoise est depuis longtemps aux prises avec une multitude d'anglicismes hérités de la longue colonisation anglaise, la presse de France, elle, se livre délibérément au snobisme des termes anglais dont elle se gargarise avec un plaisir insatiable.

Ainsi, quand un journaliste québécois emploie la locution « à toutes fins pratiques », il ignore qu'il s'agit d'un anglicisme calqué sur *for all practical purposes*. Si on l'en informe, il n'hésitera pas à troquer ces mots franglais contre « pratiquement » ou « à vrai dire ». Mais quand un journaliste français parle d'un « *show sponsorisé* », il est inutile de lui en faire la remarque. Il se bombe le torse de fierté quand il relit ses jolis mots anglais et il en cherche toujours de nouveaux pour son prochain article. Cette tendance empire, mais elle remonte déjà à plusieurs lustres.

La « probe » ou la sonde ?

À l'été de 1975, j'étais en reportage au Centre des communications de la NASA, à Houston, au Texas. Je couvrais la mission Apollo-Soyouz, cette rencontre historique en orbite de deux vaisseaux spatiaux : l'un américain, l'autre soviétique.

Le dimanche matin, au moment venu du rapprochement des deux engins, une difficulté technique est survenue. La sonde d'approche du vaisseau Apollo, qui guidait les mouvements du véhicule pour le placer dans la position exacte, a fait défaut. La manœuvre de jumelage en a été rendue beaucoup plus difficile, menaçant la réussite du rendez-vous orbital. C'était, ce matin-là, la nouvelle du jour sur le plan international.

Or, les correspondants de l'Agence France-Presse étaient à Houston et ont fait de nombreux reportages sur « les problèmes de la probe ». Le mot « probe » est en effet l'équivalent anglais de sonde. C'est donc celui qu'employaient les porte-parole de la NASA.

Tout à coup, je reçois un coup de fil du secrétaire de rédaction aux nouvelles radio (de Radio-Canada) à Montréal. Il me demande pourquoi je n'avais pas encore fait de reportage sur le problème de la « probe » dont parle l'AFP. Je lui réplique que j'ai envoyé des reportages sur la SONDE et que le mot « probe » des comptes rendus de l'agence française est l'équivalent anglais de SONDE. Et le secrétaire de rédaction se s'excuse. Pressé, il s'était contenté de lire les titres des articles.

Dans le lit des Anglais

Bien sûr, ni tous les journalistes français, ni tous les médias de France n'ont adopté cette attitude lamentable. Il suffit de lire *Le*

Camil Chouinard est un journaliste d'expérience qui connaît bien les médias d'information. Depuis 1983, il fait partie du Service de linguistique de Radio-Canada, où il est conseiller linguistique auprès des journalistes, animateurs et présentateurs.

Monde, dont le français est exemplaire, pour nous rendre compte que la langue correcte est encore à la mode au moins dans une petite partie de la presse française et que, parfois encore, en

C'est la culture française elle-même qui couche dans le lit des Anglais. Et les linguistes français qui tentent de lutter contre l'envahisseur passent souvent pour des hurluberlus.

recherche un terme français avant de sauter à pieds joints sur le mot américain à la mode. Mais, *Le Monde* fait partie des rares exceptions. En général, ce n'est pas de la France qu'il faut attendre l'exemple d'un langage châtié pour les journalistes. Et, comme



Université de Montréal
Faculté de l'éducation permanente

UN COMPLÉMENT DE FORMATION DANS L'ART DE TRADUIRE

CERTIFICATS DE TRADUCTION I et II

Deux programmes qui vous permettront d'acquies des connaissances et des habitudes de travail dans différents domaines de cette discipline.

DATE LIMITE D'ADMISSION:
LE 1^{er} JUIN 1990

Annuaire et demande d'admission:
3335, chemin Queen Mary
Métro Côte-des-Neiges
Téléphone: 343-6090

**APPRENDRE
POUR AGIR**

chacun sait, il n'y a pas que le journalisme qui en France est envahi par l'anglais. C'est la culture française elle-même qui couche dans le lit des Anglais. Et les linguistes français qui tentent de lutter contre l'envahisseur passent souvent pour des harluberlus.

Les solutions à envisager

Au Québec, par contre, on peut lutter avec profit contre les anglicismes de l'information parlée ou écrite. Il suffit d'informers, d'éclairer les journalistes ; de leur indiquer les termes corrects. C'est plutôt exceptionnel en effet que les journalistes du Québec emploient volontairement des anglicismes pour faire « chic » ou « avant-gardiste ». Quand la direction d'un média met sur pied un programme d'amélioration de la langue de ses journalistes, les résultats se font vite sentir. Les journalistes sont heureux d'apprendre le bon terme français et de rejeter l'anglicisme. Hélas ! seuls quelques grands médias ont, à ma connaissance, entrepris de telles mesures pourtant relativement peu coûteuses ! Ce qu'il faudrait, c'est une concertation de tous les médias québécois pour la mise sur pied d'un programme conjoint d'amélioration de la langue des journalistes ayant comme premier objectif l'élimination des anglicismes.

Si un effort sérieux était fait simultanément dans tous les médias, on pourrait rapidement corriger la plupart des anglicismes de nos informations. Puis il faudrait exiger des nouveaux journalistes qu'ils soient compétents en français. À cette fin, il faudrait inclure le français comme matière obligatoire dans les cours de journalisme. En arrivant sur le marché du travail, il faudrait qu'un journaliste ait dépouillé son vocabulaire des nombreux anglicismes qui ont contaminé son langage à la maison, puis à l'école et, enfin,

au contact des personnages publics. Pour cela, il faudrait que la capacité d'écrire en français correct devienne une condition *sine qua non* de la compétence du nouveau journaliste.

En fait, le journalisme québécois pourrait devenir le fer de lance de la réforme linguistique chez nous. Par leur immense influence, la télévision, la radio, les journaux et revues pourraient corriger le langage du public, y compris celui des personnages publics, celui de la politique, du monde des affaires, du travail, de l'appareil judiciaire, etc. Il faudrait que chaque journaliste soit en mesure d'extirper de son propre langage les anglicismes qu'il entend dans la bouche des personnes qui font l'actualité.

Une mise en commun des efforts

Les médias portent une très grande part de responsabilité en matière de correction de la langue. Il serait temps d'organiser une rencontre entre les dirigeants des périodiques, des stations de télévision et de radio, afin qu'ils déterminent les moyens de mettre leurs ressources en commun pour épurer le français québécois de

C'est plutôt exceptionnel que les journalistes du Québec emploient volontairement des anglicismes pour faire "chic" ou "avant-gardiste".

ses anglicismes. Le gouvernement peut peut-être participer à l'effort mais l'initiative doit venir des médias eux-mêmes. Il est illusoire de penser qu'un jour prochain nos chefs politiques puissent servir de modèles langagiers à nos communicateurs. Par contre, il est réaliste d'envisager que les animateurs, journalistes, reporters deviennent l'avant-garde de la correction du français chez nous.

Les anglicismes sont-ils en progression ou en régression dans la presse québécoise ? On peut répondre sans hésitation que la situation s'améliore. Malheureusement, le progrès est trop lent. Certains journalistes croient écrire un français impeccable après quelques années de service parce qu'ils ont appris à remplacer des termes comme « avisur légal », « mépris de cour », « contracteur », « annuler » et « à l'effet que ». Bien sûr, il importe de corriger les calques de ce genre, mais il faut aller plus loin et corriger des anglicismes plus discrets, moins connus, comme « faire sa part », « laine d'acier », « hors cours », « grossière indécence », « être dans l'eau bouillante », « parler à travers son chapeau ».

La presse francophone pourrait être parfaitement efficace sans emprunter à l'anglais plus de termes que la langue anglaise n'en emprunte au français. ■



TRANSLATEC CONSEIL LTÉE

393-9393

TECHNITRANS INC.

393-1366

Modem/télécopie G.I, II, III 393-1373

Junk Bonds : actions « pourries » pour TV5

Aux nouvelles de TV5, le 14 février dernier, on n'en avait que pour les *junk bonds*, aussitôt francisées en actions pourries, d'abord par un jeune reporter français, puis par un vieux routier, M. Abouchar. Où sont donc passées les actions de pantifle ? Serait-ce que le terme est trop joli, et qu'on lui préfère un terme plus violent, à l'image de ces activités boursières ?

S.L.

Montréal, plaque tournante de la post-synchro ?



Sur le marché vorace des exportations audiovisuelles, qui s'internationalise de plus en plus, nous pourrions nous tailler une place. À la condition de former des traducteurs spécialisés en post-synchronisation.

par *Iolande Rossignol*

DEPUIS quelque temps, l'Union des artistes, syndicat québécois des artistes dramatiques et de variétés, tente désespérément d'amener les gouvernements québécois et français à conclure une entente qui permette à l'industrie de la post-synchronisation de prospérer au Québec. Mais le rôle et l'espace que pourraient occuper les travailleurs de la langue en général dans ce secteur concernent bien plus de monde que les comédiens. Il est grandement temps d'y songer et d'évaluer dans quelle mesure nous y sommes préparés.

Des spécialistes du doublage

Peu de gens sont capables de traduire, de transcrire devrais-je dire, des textes d'une autre langue pour les « mettre en bouche » des professionnels du doublage. Il faudrait en former. Que je sache, on n'a jamais enseigné cette discipline dans les départements de traduction. Il faut aussi songer à la qualité. Il n'est que d'écouter la télévision pour réaliser combien les traductions faites en France sont « signées » et sonnent terriblement artificielles, toutes parsemées d'argot et d'expressions parisiennes éphémères. Cela peut détruire tout intérêt pour un film ou une série, tellement le sentiment de « sous-produit » devient présent.

Si nous développons beaucoup de ressources dans ce secteur, il faudrait favoriser une certaine forme de création, de qualité, qui soit proche de la version d'origine sur le plan des émotions, afin de permettre aux acteurs de jouer vraiment dans la version doublée. Pensons à *Providence*, d'Alain Resnais, où la distribution splendide de l'original fut remplacée par une distribution équivalente lors de la post-synchro. Alors seulement nous pouvons parler d'un art du doublage qui ne soit pas trahison. Difficile ? Coûteux ? Très ! Mais dans la perspective d'une mondialisation des échanges, prometteur.

Une langue exportable

Par ailleurs, nos propres problèmes de *langue d'exportation* sont immenses. Or, un règlement de l'UDA interdit de doubler un acteur qui joue dans sa propre langue. Théoriquement, il n'est donc pas possible de faire doubler en français général un film ou une émission utilisant un registre de langue très régionalisé. Une solution : amener l'UDA à se rendre compte que, dans certains cas, la défense de notre parler local passe par une *version internationale* de qualité *faite ici*, par nos acteurs et nos actrices, avec leurs émotions, leurs voix (ce dont ils et elles sont parfaitement capables). Nous avons le choix d'écrire et de jouer directement

dans cette langue normalisée, ou d'écrire et de jouer en anglais, pour ensuite nous faire traduire ici nous-mêmes. Cette dernière démarche, qui est permise, a déjà été appliquée.

Pour les États-Unis, tout doit être américain

Peu de personnes comprennent les pressions auxquelles les producteurs sont soumis quant à la langue de travail. Bien sûr, il faut plaire à quelque trois millions de spectateurs d'ici. Mais le coût des projets nécessite un amortissement sur des marchés étrangers. La plupart des coproducteurs français, sûrs de ce qu'ils ont à offrir sur le marché américain, croient qu'il suffit de produire en anglais pour faire une percée sur ce marché. Trop loin de cette culture autarcique, ils croient encore qu'il ne s'agit que d'un petit problème de langue. Nous savons ici, d'expérience, que rien de ce qui n'est pas touché par l'Amérique ne plaît aux Américains, sauf l'exotisme le plus total — broyé à l'américaine : *Shogun* ou *Foloranste*.

Allure physique, gestuelle, style de vie, ameublement, sans parler du sujet, du rythme d'écriture et du format, tout doit être américain. Soyons réalistes. De la France, dans le domaine de la production internationale, nous ne pouvons attendre que deux choses : une

compétition féroce, cynique, sur notre propre terrain, ou l'exigence de produire en anglais, à l'américaine.

Comment tiendrons-nous le coup sur les marchés internationaux ? En introduisant de nouvelles façons de faire. La multiplication et le perfectionnement des traducteurs spécialisés dans ce domaine, œuvrant dans plusieurs langues (entre autres, l'espagnol), pourraient créer un nouveau marché pour nos produits et attirer une partie du marché international de la post-synchronisation.

Il y a là un pari à tenir ! Montréal pourrait devenir une plaque tournante dans ce domaine de pointe. ■

Dans certains cas, la défense de notre parler local passe par une *version internationale* de qualité *faite ici*, par nos acteurs et nos actrices, avec leurs émotions, leurs voix.

Traduction
Josée Ouellet Simard, MBA

458, rue de Guyenne
Laval (Québec)
Tél. : (514) 663-8108

Membre agréée de la
Société des traducteurs du Québec

Finance, comptabilité, gestion, vérification, fiscalité, immobilier

Traitement de texte, écriture
Impression laser - postscript -
Rédaction, révision

Iolande Rossignol est déléguée aux productions étrangères des émissions dramatiques de la télévision, à Radio-Canada.



Translators and Journalists, A Common Training Core

Translation and journalism programs should share part of their courses. It would open up new horizons for students in both fields.

by Rada P. Roberts

EVER SINCE I agreed to write this article on the possibility of a common training core for future translators and journalists, I have been struck by the number of similarities between the two fields. Both "translation" and "journalism" are generic terms, each covering a written form and an oral form: "translation" subsumes both written translation (commonly called simply "translation") and interpretation (including sight translation), while "journalism" encompasses print journalism (i.e., writing for newspapers and magazines) as well as broadcast journalism (i.e., working for radio and television). Both are practical disciplines, in that they entail the production of finished "texts." Both fields have attracted a number of men of letters: writers such as André Gide and Samuel Beckett were also famous translators, while writers like Daniel Defoe, Charles Dickens, Goethe and Schiller practiced journalism. Both professions require impartial, objective presentation of facts and ideas. And finally, in both disciplines, formal training was established long after the practice of the profession was recognized.

Similarity of Tasks

The overall similarities between the two professions are further confirmed by a comparison of the tasks of the translator and the

print journalist on the one hand and those of the interpreter and the broadcast journalist on the other. These tasks are presented in point form below.

The tasks outlined below overlap even more when the journalist is working in a language other than English, for, since the majority of news agencies put out news bulletins in English, journalists working in other languages are often called upon to translate and even sight-translate English language bulletins.

Since both translation training and journalism training are task-oriented and since the tasks in both professions have many common points, a common training core for the two seems eminently feasible. Using as a starting point specific components of translator/interpreter training, I will attempt to show how these could be used integrally or with minor adjustments for journalist training as well.

Common Educational Requirements

All translation programs have a significant language component, the goal of which is twofold: to improve overall active and passive language skills in both the source and target languages, and to train students in text analysis and text composition. These goals are achieved through a variety of exercises done primarily in writing, but also orally; these include comprehension exercises, summarizing, paraphrasing, and free composition. The pertinence of such language development in the journalist's working language is obvious: it would help the print journalist at every stage of the writing process and the broadcast journalist at almost every stage. Depending on the "mix" of students (the proportion of trainees in translation, in interpretation, in print journalism and in broadcast journalism), greater or lesser emphasis could be placed on written work as opposed to oral work, but language and analysis-skills development in any form is essential for them all.

Another component of translation training, which is generally considered a prerequisite for interpreter training, is documentation and terminology-research methodology. Students are taught what types of documentary sources are available, how to locate them and how to extract the required information from them. They are also trained to identify words specific to a discipline (terms), determine their meaning through contexts, and prepare pertinent unilingual and bilingual term records. Such research methods enable the translator to work in a wide variety of fields while not being a specialist in any. Since journalists, like translators, never know from one day to the next what subject they will be required to address, training in documentation and terminology methods would be equally important to them.

Note-taking is a basic skill required for consecutive interpretation and is an integral part of all interpreter-training programs. On the basis of the facts and ideas noted, an interpreter can reproduce a long span of speech in another language after a speaker has finished his presentation. A journalist attending a news conference or visiting the scene of an accident, for instance, is also called

Translation

1. Reading of source text (ST).
2. Analysis of ST (May involve further research on subject of text—readings, site visits, consultation).
3. Transfer of concepts of ST into target language in the form of a cohesive target text (TT).
4. Restructuring of TT to ensure accuracy of concepts transferred and suitability of style used.

Press Journalism

1. Reading of press releases, news agency reports, or previous articles on subject.
2. Analysis of material read (May involve further research on subject—readings, site visits, consultation).
3. Presentation of diverse concepts in the form of a cohesive text.
4. Restructuring of text to ensure impartial presentation of concepts and suitability of style used.

Interpretation

1. Listening to ST.
2. Analysis of oral ST.
3. Storing of ST concepts in memory.
4. Note-taking.
5. Transfer of concepts of ST into target language in oral form on basis of memory and notes.

Broadcast Journalism

1. Reading of press releases, and news agency reports, and listening to news agency voice reports.
2. Analysis of material read or heard.
3. Storing of concepts in memory.
4. Note-taking.
5. Presentation of concepts in oral form on basis of memory, notes or more detailed draft text.

Rada P. Roberts is a Full Professor in the School of Translators and Interpreters of the University of Ottawa. She is Co-Director of the Interuniversity Bilingual Canadian Dictionary Project.

(Continued on page 16)

La traduction dans les médias et ses limites



Dans quelle langue – dans quelle culture – les médias transmettent-ils l'information ? Une réflexion basée sur des rencontres avec plusieurs journalistes.

par Jacques Boizeau

JE LIS journaux et revues spécialisées en français. Mais, est-ce bien du français que je lis ? Dans quelle langue me permet-on de connaître le monde qui m'entoure, me fait-on penser ? Le monde entier — le Québec et la langue française ne sont pas seuls en cause, même si partout l'anglais est le problème — se nourrit de plus en plus de nouvelles « d'ailleurs ». Le journaliste travaille à partir de dépêches d'agences de presse étrangères, le plus souvent anglo-saxonnes. Une part croissante de l'information arrive au lecteur en provenance d'une autre culture.

La mondialisation de l'information

Certes, la traduction, dans la salle des nouvelles d'un journal ou d'une station de radio, ça existe. On essaye de répondre aux défis posés par la mondialisation de l'information. Certains médias disposent d'un service de relecture chargé de corriger et signaler les défaillances. Un journaliste chevronné, sorte de « conseiller linguistique », mais sans formation précise, donne un coup de main aux collègues en difficulté. Dans le meilleur des cas, comme à Radio-Canada, un service de terminologie et de linguistique peut effectuer des recherches.

Sur le plan du recrutement, les « jeunes » sont censés posséder le français et l'anglais. La maîtrise d'autres langues est même de plus en plus un atout, indice certain d'une prise de conscience du lien entre capacité de recueillir l'information et familiarité avec la culture en cause. Les examens de recrutement comportent une épreuve destinée à garantir qu'il s'agit d'une connaissance solide.

La plupart des médias s'efforcent aussi de favoriser une « mise en perspective » des grands dossiers, des sujets chauds, de façon que leurs équipes ne se retrouvent pas prises au dépourvu par l'événement.

Et pourtant... ce qui saute aux yeux, c'est l'amateurisme des solutions. Aucun média n'emploie de traducteurs comme tels. La traduction est toujours conçue comme une fonction de soutien, confiée à des pompiers sans formation précise, d'ailleurs plutôt orientés vers le soutien linguistique que la traduction proprement dite.

Surtout, même si la « question de la traduction » est jugée pertinente, la réponse apportée la biaise en n'attachant pas l'importance appropriée à l'acte de traduire et à sa présence quantitative et qualitative réelle dans l'élaboration de la nouvelle. Le traitement de la dépêche est le cas le plus simple, mais peut-être pas le plus symptomatique. Le journaliste sait alors qu'il doit traduire. Mais que dire de la traduction « mentale », sous-jacente dans l'élaboration de n'importe quel article ?

Jacques Boizeau — journaliste, éditeur et traducteur. J. Boizeau est chargé de sujets spéciaux dans le domaine des communications à Hydro-Québec.

Cette traduction insidieuse a une portée considérable du fait de la médiatisation de la société contemporaine. Certains journalistes, certains médias sont conscients qu'il ne s'agit pas d'une simple question de forme. Une culture peut subir des transformations radicales sous cette lente imprégnation. La situation est particulièrement aiguë dans les médias électroniques, le temps de réflexion « sur la nouvelle » étant réduit au minimum.

Les erreurs qui font notre joie dans la rubrique « Courrier des lecteurs », pour drôles ou blessantes qu'elles soient, ne sont que la partie émergée de l'iceberg.

Mais un anglophone ou un francophone aurait-il parlé ainsi ? Aurait-il abordé la question de cette façon ? Comme le remarque Mark Wilson, ex-journaliste devenu traducteur : « Ce qui me choque, c'est quand je comprends immédiatement, au moment où je lis une phrase de M. Bourassa rapportée en français, qu'il l'a prononcée en anglais, ou vice-versa s'il s'agit de M. Mulroney. »

Ce qui est plus grave, le journaliste parfois ne se mouille pas, par peur d'une énormité, et laisse tomber des éléments importants d'information, ou bien reproduit mal la pensée ou la hiérarchie des arguments. Combien ainsi d'informations mal comprises, mais à partir desquelles nous portons des jugements et parfois prenons des décisions ? Comprendons-nous bien les messages qu'échangent et que nous

envoient les parties prenantes des grandes tourmentes politiques, comme à Beijing il y a quelques mois ou en Europe de l'Est plus récemment ? Ne risquons-nous pas alors d'envoyer des messages porteurs de conséquences dangereuses ? Ne revient-on pas indirectement au monde du vague, de l'oral ?

Le média, c'est l'éphémère, la traduction, c'est la permanence

Les traducteurs de métier connaissent bien l'écart énorme entre le travail du spécialiste de la traduction et celui du quasi-spécialiste. À force de traduire « first degree murder » par « meurtre au premier degré », un jour viendra où au quidam soucieux de savoir ce que signifie « meurtre prémédité », on répondra sans hésitation : « Mais voyons, meurtre au premier degré ».

La critique cependant est facile, juchés que nous sommes sur les certitudes que donne une spécialité, et oublieux des autres, contraints de pratiquer dans des conditions moins qu'idéales.

Témoin une journaliste de Radio-Canada, Yolande Charette, qui fut un jour débutante recrutée par hasard avec un diplôme en traduction. Après s'être fait demander — pour avoir mis trois heures à traduire un texte — « comment elle avait bien pu mettre un temps pareil pour sortir ces quelques lignes ? », qui n'aurait compris comme elle qu'il lui faudrait laisser tomber quelques parties de l'enseignement reçu ?

À cette absence de « vraie » traduction, il y a des raisons matérielles. La quantité de documents à traduire est telle que le coût serait prohibitif. La nécessaire rapidité d'intervention compte

aussi. La nouvelle n'attend pas. « Un journal est toujours fait en catastrophe... il faut une traduction immédiate. »

Plus intimement encore, nouvelle et traduction ne se marient pas facilement. Le média, c'est l'éphémère, et la traduction, c'est la permanence. La nouvelle est générale et la traduction particulière. On cherche en journalisme à atteindre le plus grand nombre de lecteurs. La traduction vise l'exactitude, la précision. Le journaliste doit jargonner et le traducteur doit au contraire imposer la spécialisation du langage.

L'avenir serait-il donc au magma linguistique ? Faut-il succomber au désespoir sous l'ombre de l'anglais qui rôde avec persistance sur la culture mondiale ? Il s'agit pour une bonne part d'évolutions commandées par des forces indépendantes des responsables, autant de la langue que des médias : ouverture commerciale, voyages, développement de l'instruction et des contacts entre les peuples.

Par ailleurs, ce que l'on perd d'un côté, ne le regagne-t-on pas de l'autre ?

Le problème de la traduction dans les médias peut en effet perdre de son acuité avec l'évolution du monde de la presse. Les journaux de grande information vont poursuivre leur internationalisation, avec ses risques. Mais ils engageront de plus en plus de journalistes bilingues. Les journaux de langue anglaise de Montréal, par exemple, disposent d'équipes plus conscientes du fait français que par le passé. Le développement des publications spécialisées, des journaux de quartier, de la presse locale, apportera un contrepois. Pour eux, le problème de la traduction ne se pose pas.

De toute évidence, il n'est pas pensable de traiter les besoins de traduction d'un journal comme ceux d'une entreprise ni selon l'approche enseignée dans les écoles de traduction. Ce serait refuser de traiter le problème. Les exigences du journalisme primeront, par la force des choses, et non pas celles de la traduction. Un jour-

naliste est « perméable, branché sur le monde », nous rappelle le journaliste Paul Longpré, longtemps cadre à la salle des nouvelles de *La Presse*, et maintenant conseiller indépendant en rédaction et linguistique auprès de divers médias. Ces qualités, certainement utiles à un traducteur, ne sont cependant pas celles que l'on réclamera de lui en priorité. Il semble qu'il soit plus facile de faire d'un journaliste doué un traducteur que de transformer un traducteur en journaliste, « quoiqu'un traducteur puisse sans nul doute être un candidat journaliste particulièrement valable s'il a les dispositions requises ».

L'absolutisme ou le perfectionnisme traductionnels sont exclus. Mais pourquoi un média ne demanderait-il pas à un traducteur professionnel de traduire un document de longue vie utile qui va fournir de la matière à ses journalistes pour des mois ou des années ? Des solutions sont envisageables : exigences accrues de bilinguisme ou de trilinguisme (par examen ?) pour les journalistes ; familiarisation obligatoire avec les principes de base de la traduction.

L'apprentissage des autres langues est certes utile, mais pour traduire, l'essentiel est de bien connaître la sienne. C'est seulement quand on la possède qu'on est sensible à son génie, qu'on peut sentir quand elle est mise à mal. Au Québec, la loi 101 a certainement servi à améliorer la qualité du français. Des anglophones, journalistes ou non, se demandent même s'il ne serait pas bon de songer aussi à des moyens de favoriser la qualité de la langue anglaise, plus mal en point que l'on pense généralement.

Des traducteurs professionnels souriront sûrement devant l'amateurisme de ces « cataplasmes ». Mais les départements de traduction des établissements d'enseignement — et aussi la STQ — ont-ils fait le travail de promotion souhaitable auprès des journalistes ? Seraient-ils prêts à offrir des cours adaptés aux besoins particuliers de la presse écrite ou électronique ? ■

(Continued from page 14)

upon to take notes on what is heard and seen so that he or she can later reproduce the facts or ideas in print or via electronic media. A course in note-taking would therefore serve all journalists well, and it is one they could share with would-be interpreters.

On the basis of their notes, interpreter trainees are required to reproduce the original speech, unilingually to begin with, then bilingually. This takes public-speaking skills in addition to superior language skills. The former, which are developed both through the practice of consecutive interpreting and through specific activities such as giving speeches, are equally essential to journalists, especially those working in radio or television, and could easily be taught jointly to both interpretation and journalism students.

Desirability of a Common Training Core

Public-speaking skills, note-taking, documentation and terminology-research methods, and language skills can all be developed through unilingual and bilingual exercises. Would a common training core for translators/interpreters and print journalists/broadcasters: journalists have to be limited to unilingual work, with subsequent follow-on bilingual exercises reserved only for translators and interpreters? Not necessarily, for, as indicated above, journalists working in languages other than English are often obliged to translate, sight-translate and even interpret in the course of their daily work, as news-agency reports and even interviews are presented most often in English in Canada. Interlingual exercises of all kinds (oral and written) would be therefore most beneficial

to journalists, especially whose working language is other than English.

The pertinence of interpretation skills development exercises (such as listening comprehension, summarizing, paraphrasing, and note-taking) for journalism students was clearly recognized this winter, not in Central Canada, where the major translator-training and journalism-training programs are found, but, of all places, in Iqaluit in the Far North. I was invited to give a two-day workshop in interpretation skills to translator and interpreter trainees in the newly-established Inuktitut translation/interpretation program at Arctic College: somewhat to my surprise, I was faced not only by students in this program but also those in the college's journalism program. Upon questioning, I discovered that news in the Far North owes much to translation and interpretation from English into the native languages.

This experience, coming as it did after my agreeing to write this article, confirmed my gut feeling that a common training core for translators and journalists was not only possible but even desirable. It would open up new horizons for students in both groups. And, additionally, it would allow the slim resources available for university education today to be stretched further. While it is obvious that both translation/interpretation programs and journalism or communications-studies programs would like to, and should, retain their own identities, it is high time they began communicating with each other to see how each could best profit from the training provided by the other. Such communication could, in the long run, lead to a common training core, such as the one envisioned in this article. ■

Les terminologues vont-ils manquer le coche ?

Les industries de la langue sont-elles aussi pour les terminologues ?

L'ARRIVÉE massive de la micro-informatique dans notre univers professionnel a ouvert les portes à un concept relativement récent : celui des industries de la langue (IDLL). Les IDLL regroupent en fait tous les produits et activités touchant au traitement automatique des langues naturelles.

À la demi-journée de réflexion tenue en novembre dernier par la Section des terminologues de la Société des traducteurs du Québec, plusieurs experts se sont exprimés sur le rôle du terminologue dans ce nouvel univers.

Une chasse gardée ?

Les terminologues, comme l'a souligné Marielle Hébert, de Lingua inc., sont inquiets de leur absence quasi totale des projets reliés aux industries de la langue. Il semble en effet que, pour l'instant, les IDLL soient la chasse gardée des linguistes et des informaticiens. Les terminologues ne risquent-ils pas, au mieux, de se voir relégués au rôle de simple exécutant ?

Il y a urgence pour eux de se tailler une place dans ce secteur en pleine expansion que sont les IDLL. C'est là l'occasion rêvée de donner un second souffle à une profession trop souvent tributaire de la traduction et des contraintes budgétaires.

Selon Pierre Auger, de l'Université Laval, il est impératif de mettre au point des produits informatiques capables de gérer les particularités linguistiques du français. D'où l'importance d'aller à la linguistique (et ses sous-disciplines que sont notamment la terminologie, la lexicologie et la traductologie) à l'informatique. Il a d'ailleurs rappelé que la terminologie pratique et théorique existe dans de nombreux produits des industries de la langue (gestionnaires de bases de données, dictionnaires électroniques, etc.).

L'apport des terminologues

Pour Jean-Claude Corbeil, de la maison d'édition Québec/Amérique, il ne fait aucun doute que les industries de la langue sont là pour rester. Les terminologues doivent donc se garder de nager à



contre-courant et voir plutôt comment leurs compétences peuvent s'intégrer dans ce secteur florissant. Il leur faut tout d'abord cesser de penser uniquement en termes de production terminologique. Leur expérience peut en effet être mise à contribution dans des applications plus larges comme les systèmes experts, les protocoles d'interrogation de banques en langage naturel et les systèmes d'analyse de textes par exemple.

En fait, le défi des terminologues est double : non seulement doivent-ils repérer les applications susceptibles de bénéficier de leur expertise, mais ils doivent également se rendre « visibles » aux yeux des concepteurs de produits qui très souvent ignorent tout de leur discipline. Pour ce faire, ils doivent acquérir de bonnes connaissances en informatique et surtout – ce qui n'est pas une mince affaire – se faire connaître des équipes de recherche (le plus souvent universitaires) qui forment pour l'instant un club fermé.

Appelé à se prononcer sur le rôle que devrait jouer le terminologue en traduction automatique, John Chandioux a expliqué que la TA n'est pas encore prête à intégrer les terminologues. En fait, ceux-ci n'ont pas intérêt à s'orienter vers un secteur qui n'a aucun avenir si les concepteurs s'obstinent à commercialiser des sys-

tèmes de traduction de textes généraux. Il croit en revanche que les systèmes de traduction spécialisés, et surtout les systèmes d'aide à la traduction, offrent des débouchés intéressants pour les terminologues.

Les filières de la formation

Des cours sont actuellement offerts en IDLL, et il faudrait en mettre d'autres sur pied pour répondre aux besoins des terminologues. Il est par ailleurs important, d'ajouter André Dugas, de l'Université du Québec à Montréal, que les terminologues s'intègrent à des équipes de recherche en informatique linguistique.

C'est ce qu'a illustré Monique Cormier, de l'Université de Montréal, en décrivant son expérience au sein d'une équipe qui travaille à la mise au point d'un découpeur de mots, et en relatant les problèmes d'ordre terminologique rencontrés au cours de leurs travaux.

Il ressort de ce bref survol de la situation actuelle qu'il appartient aux terminologues de se tailler la place qui leur revient dans les IDLL et d'élargir ainsi leurs horizons professionnels, faute de quoi ils risquent de se voir relégués au rang de simples utilisateurs. ■

Denise Della Mora

Merci, Monsieur Osers

WASHINGTON, automne 1989. Un campus magnifique, celui de la plus ancienne université catholique des États-Unis : Georgetown. Sur la scène de l'*Intercultural Center*, Ewald Osers, de Grande-Bretagne, à qui les organisateurs du II^e Congrès du Centre nord-américain de la Fédération internationale des traducteurs ont eu l'heureuse idée de demander de raconter cinquante-cinq ans consacrés à la traduction.*

Cet homme qui est venu à la traduction par la poésie n'a pas choisi cette carrière. Ses études, c'est d'ailleurs en chimie

et en physique qu'il les fait. Mais avec quelle ferveur et quelle sagesse parle-t-il de son métier ce soir-là. Tellement que les sujets de discussion ne manquent pas à la sortie.

Polyvalence et transparence

Ewald Osers maîtrise au moins cinq langues et peut avec une assurance certaine en décoder au moins cinq autres. Normal pour un originaire d'Europe de l'Est ? Peut-être.

Peut-être aussi, nous disons-nous après la conférence, n'en faut-il pas autant

quand on travaille en Amérique du Nord. Mais le bilinguisme seul permettra-t-il longtemps de se tailler une place en traduction au Canada ? Le phénomène de la mondialisation — le Village planétaire — impose des pressions de plus en plus grandes sur les entreprises d'envergure internationale, les plus susceptibles de recourir aux services de traducteurs. Comme l'Europe et les organismes internationaux, elles commencent à exiger une connaissance d'une troisième langue qui dépasse les simples rudiments.

Avant tout traducteur littéraire et hau-

Échappées sur le futur

■ **Avril 1990, Paris (France)** — Conférence des services de traduction des États de l'Europe, réunien du Groupe de travail sur la révision.

■ **15-21 avril 1990, Thessalonique (Grèce)** — IX^e Congrès mondial de linguistique appliquée, **Linguistique appliquée, compréhension internationale et éducation pour la paix**. Rens. : Secrétaire de l'Association internationale de linguistique appliquée ou Stathis Efstratiadis, Université Aristote, B.P. 52, 540 06 Thessalonique, Grèce.

■ **25-27 mai 1990, Saint-Denis (Manitoba)** — XXI^e Colloque annuel de l'Association canadienne de linguistique appliquée, **Les contextes dans l'enseignement / apprentissage des langues**. Rens. : ACLA, Université de Montréal, U.P. 6128, Succ. A, Montréal (Québec) H3C 3J7 Canada. Tél. : (514) 343-6514.

■ **25-27 mai 1990, Victoria (Colombie Britannique)** — 3^e Congrès annuel de l'Association canadienne de traductologie, dans le cadre des Sociétés savantes, **Traduction, principes et pratiques**.

■ **26-27 mai 1990, Vancouver (Colombie Britannique)** — Congrès annuel de l'Association canadienne des professeurs de rédaction technique et scientifique, dans le cadre des Sociétés savantes.

■ **3^e mai-7 juin 1990, Montréal (Québec)** — II^e Congrès du Conseil des traducteurs et interprètes du Canada, **La traduction au Canada : les acquis et les défis**. **Translation in Canada — Achievements and Challenges**. Rens. : Secrétaire du Congrès, bureau 1060, 1140, boul. de Massonneuve ouest, Montréal (Québec) H3A 1M8. Tél. : (514) 845-9527 ; téléc. : (514) 845-9905.

■ **1^{er}-2 juin 1990, Montréal (Québec)** — Festivités du 50^e anniversaire de la Société des traducteurs du Québec et Assemblée générale annuelle.

■ **3-8 juin 1990, Montréal (Québec)** —

I^{er} Sommet mondial organisé par Femmes regroupées pour l'accessibilité au pouvoir politique et économique (FRAPPE). **Les femmes et la multidimensionnalité du pouvoir**. Au volet « Pouvoir et langue », entre autres conférencières, **Renette Groulx**, de France, présidente de la Commission française sur la féminisation des titres et fonctions, et **Louky Bernasik**, qui traitera de la hiérarchie des sexes dans les conventions linguistiques. Rens. : FRAPPE, bureau 322, 812, rue Sherbrooke est, Montréal (Québec) H2L 1K4. Tél. : (514) 521-0152.

■ **7-9 juin 1990, Paris (France)** — Colloque international de l'École Supérieure d'Interprètes et de Traducteurs, Université de la Sorbonne Nouvelle — Paris III, **La liberté en traduction**. Rens. et inscription : Mme B. Stavian, ESIT, Centre Universitaire Deschamps, 25116 Paris 7^e. (1) 45 05 14 10, poste 42-06.

■ **14-29 juin 1990, USA, France, United Kingdom** — **Conferences of the Advisory Group for Research, Research and Development (AGARD): Benefits of computer-assisted translation to information managers and end-users**.

■ **6-9 août 1990, Belgrade (Yougoslavie)** — XII^e Congrès mondial de la Fédération internationale des traducteurs, **La traduction, profession créative**. Secrétaire du Congrès : Kicevska 9, 11001 Belgrade (Yougoslavie). Tél. : (38) 11-444-2987 ; télex : JNSP YU 11-992 ; téléc. : (38) 11-444-0345. Renseignements également auprès de la Société des traducteurs du Québec, bureau 860, 840, boul. de Massonneuve ouest, Montréal (Québec) H3A 1M8. Tél. : (514) 845-4411 ; télex. : (514) 845-2905. Auprès du Conseil des traducteurs et interprètes du Canada, 1, rue Nicholas, bureau 1402, Ottawa (Ontario), K1N 7B7. Tél. : (613) 233-6495 ; téléc. : (613) 233-7473.

■ **15-18 août 1990, Helsinki (Finlande)** —

XVII^e International Congress of Onomastic Sciences, University of Helsinki.

■ **26 août 1990, Helsinki (Finlande)** — COLING 90, 15th International Conference on Computational Linguistics.

■ **28 août 1^{er} septembre 1990, Benalmadena (Espagne)** — 4th International Congress of EURALEX (European Association of Lexicography), **Relationship between Linguistics and Lexicography**.

■ **2-4 octobre 1990, University of Trier (West Germany)** — TKE 90, Second International Congress, **Terminology and Knowledge Engineering Applications**, organized by the Association for Terminology and Knowledge Transfer and the International Information Centre for Terminology (Infoterm). Congress Secretariat: Gesellschaft für Terminologie und Wissenstransfer, Universität Trier, Postfach 3825, D-5560 Trier, West Germany or Infoterm, P.O. Box 130, A-1021 Vienna, Austria. Tél. : (43 222) 267 535-309. Téléc. : (43 1) 267 957.

■ **Octobre 1990, Nouvelle-Orléans (États-Unis)** — Congrès annuel de l'American Translators Association.

■ **Octobre 1990, Ontario** — Congrès annuel de l'Association des traducteurs et interprètes de l'Ontario.

■ **Novembre 1990, Copenhague (Danemark)** — Colloque annuel de l'Association Internationale Langue et Économie.

■ **21-24 novembre 1990, Montréal (Québec)** — Colloque international de la Société des traducteurs du Québec et de l'Office de la langue française, **Les industries de la langue — Perspectives des années 1990**. Organisé en collaboration avec les associations québécoises, canadiennes, françaises et wallonnes des industries de la langue, le Secrétaire d'État au Canada, le ministre des Communications du Québec, l'Agence de coopération culturelle et technique, France.

N. K.

reux de l'être, Ewald Osers reconnaît tenir une certaine rigueur de sa formation scientifique. En outre, les années passées à traduire des émissions radiophoniques pendant et après la guerre l'ont forcé à dévorer des ouvrages sur les mines, les chemins de fer, les chantiers navals, la recherche médicale, les véhicules motorisés, etc. Cette polyvalence l'amènera à la conclusion qu'il n'y a pas autant de différence qu'on pourrait le croire entre la traduction littéraire et la traduction technique, et que traduire un roman campé en Afrique et une étude du Fonds monétaire international sur un pays d'Afrique procède d'une démarche fort analogue. Le traducteur d'*Airport* devait-il d'abord être traducteur littéraire ou traducteur spécialiste de l'aviation commerciale ?

On a souvent tenté de réduire la traduction à la maîtrise de vocabulaires spécialisés ou à une excellente connaissance de la langue d'arrivée, deux ingrédients essentiels, bien sûr, mais qui ne suffisent pas à conférer la transparence souhaitée à nos traductions. Ewald Osers nous confirme que, avant de s'attaquer à un sujet nouveau, il faut s'imprégner de la langue — pas du vocabulaire — d'une spécialité, de son esprit, de ses tournures, de ses idiomes. Au point, qu'à la lecture de la traduction, on croira lire un spécialiste s'exprimant dans sa propre langue.

Ponctualité et rapidité

Un traducteur littéraire, apprend-on d'Ewald Osers, est aussi tenu à une productivité soutenue, pour conserver ses clients et vivre de son métier. Deux mille mots par jour sont pour lui une norme convenable, même s'il en avoue de 15 à 20 000 par semaine. Mais c'est sur la ponctualité qu'il insiste : rien n'excuse une promesse de livraison non respectée.

Et la ponctualité n'est-elle pas pour beaucoup de clients le seul critère de fiabilité dont ils peuvent juger ?

Les vérités connues, mais autrement perçues quand elles s'appuient sur un demi-siècle de carrière et cent deux traductions publiées. Nous devons une dernière vérité à Ewald Osers, et pas la moindre : « Good translation is a creative

activity, and you'll do it better if you enjoy it. » ■

Michelle Perreault-Ieraci

* C'est d'ailleurs pour les insignes services rendus au métier de traducteur qu'il recevait, en 1987, la Médaille Pierre-François Caillé de la Fédération internationale des traducteurs. Durant de nombreuses années, E. Osers a pu servir la profession au Conseil exécutif de la FITT.

Hommage à Jean Darbelnet (1905-1990)

C'EST à l'Université Laval, en 1970, que j'ai rencontré M. Jean Darbelnet pour la première fois. Diplômée en traduction d'une université belge, je venais lui demander d'accepter de diriger mes études de doctorat. Peu après les salutations d'usage, il a sorti un petit carnet de sa poche, l'a consulté et m'a dit : « Dites-moi, Madame, on dit bien *minervist* en Belgique pour désigner les frais de scolarité ? » Et voilà, le contact était établi, la conversation était lancée... pour une bonne vingtaine d'années... autour de la grande passion de sa vie : la langue, et surtout les mots.

Les mots français, les mots anglais, les régionalismes, les anglicismes, les américanimes : la vie des mots, la mort des mots, leur histoire, leur légitimité, leur précision, leur correction, leur usage ; le passage des mots d'une langue à l'autre, les contacts entre les mots, l'équivalence des mots... Les mots, encore les mots, toujours les mots.

Jean Darbelnet était devenu une autorité en la matière. Il était respecté pour sa grande rigueur intellectuelle et pour la qualité de son jugement linguistique, et ses avis éclairés, appuyés par une prodigieuse mémoire et une documentation envahissante, étaient sans cesse sollicités.

Français d'origine, c'est dans son pays d'adoption, le Canada, qu'il a trouvé la

matière favorite de sa réflexion scientifique, les langues française et anglaise, et qu'il a conçue, avec son collègue et ami Jean-Paul Vinay, sa célèbre *Stylistique comparée du français et de l'anglais*. Au Québec, le nom de Jean Darbelnet restera intimement lié à la promotion et à la qualité du français.

Qualité... Ce mot résume bien l'homme. Au fil des années, j'ai appris à connaître et à apprécier les vertus et les mérites de ce maître à penser et de cet homme auquel m'unissait une profonde affection. J'ai découvert en lui un être entier, d'une parfaite intégrité intellectuelle, respectueux d'autrui, aussi exigeant envers lui-même qu'envers les autres. J'ai rencontré un homme honnête et généreux, fidèle dans ses amitiés et vivement attaché à sa famille. Enfin et surtout, j'ai vu un homme heureux, satisfait de vivre et qui s'estimait « favorisé par la chance ». Peut-être était-ce le cas, mais je suis convaincue qu'il en était le principal artisan.

Avec la disparition de Jean Darbelnet, le monde de la traduction et de la langue perd une de ses grandes figures. Pour ma part, je perds un guide et un ami qui a marqué vingt années de ma vie et dont le départ laisse un grand vide. ■

Geneviève Mareschal
Université d'Ottawa



dactylographe rapide MR inc.

7205, AVENUE FIELDING
MONTRÉAL (QUÉBEC) H4V 1R7
TÉLÉPHONE 482-8761

SERVICE DE TRAITEMENT DE TEXTE

AES 7300 / 7200

MICOM 3004 / 2001

WORDPERFECT

Visio4

Jean-V. Dufresne, prix Jules-Fournier

DANS le placard-fumoir de son ancien journal, *Le Devoir*, où il m'a reçue, Jean-V. Dufresne admet être très touché de la reconnaissance qu'on lui a témoignée en lui attribuant le prix Jules-Fournier 1989. Décerné chaque année par l'OLF à un membre de la communauté journalistique, ce prix souligne l'importance de la qualité de la langue dans le domaine des communications.

Parce qu'écriture et pensée vont de pair, Jean-V. Dufresne se soucie beaucoup de la qualité du français. Mais il va plus loin. Vu notre situation privilégiée en Amérique du Nord, il estime qu'on devrait enseigner la traduction dès le primaire, depuis la deuxième langue – l'anglais bien sûr – et, même depuis une troisième langue – le chinois peut-être – pour s'assurer que les élèves manipulent effectivement très bien, et leur langue maternelle, et leurs langues secondes.

Jean-V. Dufresne est très exigeant. Lui-même parfaitement bilingue grâce à un père d'origine irlandaise et une mère francophone – ce qui ne fait pas de tout le monde des Nelligan heureusement –, il a été journaliste au *Star* où il écrivait *en anglais*. Il croit fermement que la connaissance des deux langues et des deux cultures s'impose aujourd'hui pour tous : c'est un atout pour les Québécois dans un monde toujours plus « communicant » à l'échelle internationale. À l'appui de sa thèse, en reportage à Hattî, un journaliste du *New York Times*, unilingue comme 85 % de ses confrères nord-américains, qui le trouvait si chanceux d'être bilingue et devait se reposer sur lui pour comprendre la crise politique qui se déroulait sous leurs yeux.

Quant au défi que posent aux journaux écrits les médias télévisuels, les journalistes doivent réagir. « Pour susciter des émotions, créer ces images, il faut d'abord aimer sa langue. » En plus, les journalistes ont pour eux le fait qu'on écrit et qu'on lit de plus en plus. Le public lecteur s'est étonnamment élargi depuis 50 ans. Les journalistes doivent donc faire preuve d'imagination, par exemple à la manière de Joseph Kessel, dont tous les écrits, reportages comme romans, sont tout aussi passionnants, sinon plus, que bien des reportages télévisés. ■

Solange Lapierre

Notes et contrenotes

Combien gagnent les interprètes de l'immigration ? D'après *la Presse* du 12 mars, entre 10 et 12 dollars l'heure s'ils sont appelés aux bureaux de l'immigration et 20 dollars lorsqu'ils travaillent à la Commission du statut de réfugié. Constat de la journaliste Lily Tasso : les interprètes de l'immigration sont « des pigistes sans corporation professionnelle ni syndicat ni code d'éthique ». Pas étonnant que la Cour fédérale ait ordonné la reprise à grands frais d'une enquête sur le cas d'un réfugié : motif : l'enquête avait été menée avec l'aide d'interprètes incompetents...

Nouvel épisode de la saga Multiscript : Marcel Boulanger, Raymond Frenette et Roland Lefebvre (les ex-proprétaires de Frenette, Boulanger, Lefebvre et Associés, qui avaient créé Multiscript, laquelle fut vendue à l'américaine Alpernet [autrefois AIDS], qui de son côté acheta la langagerie, laquelle fusionna avec Multiscript) avaient officiellement quitté le groupe américain pour « se retirer de la course pendant quelque temps ». Arrêt de retraite leurs forces ? de lâcher leurs plâtes ? La question est candidement posée par notre célèbre trio, dans un dépliant annonçant la création de *Trius*, dont nos trois amis sont propriétaires. *Trius* est une « une société de traduction, d'adaptation et de rédaction qui s'engage à offrir des services personnalisés ». L'appellation se veut un jeu de mots sur le thème de la triade : trois associés, trois types de services. Mais c'est aussi une déformation de « try us », ce qui permet une double lecture

anglais-français. Il paraît que l'idée leur est venue dans un taxi à Fredericton...

La production de l'histoire de la Société des traducteurs du Québec va bon train. Il est d'ores et déjà acquis que l'ouvrage de Jean Delisle, qui paraîtra en juin prochain, comptera pas moins de 123 photographies et illustrations réparties sur 53 planches. Ce sera toute une découverte pour de nombreux langagiers, habitués à « penser » leur profession plutôt qu'à la voir.

À lire *le Nouvel Observateur* du 28 décembre, on pourrait croire que l'efflu Pasteur ne se limite pas du tout à l'Institut. Dans un article intitulé « Les langues, véhicules de la puissance » et appuyé d'une carte tirée de *l'Atlas Hachette de la puissance économique*, on apprend que le français en Amérique du Nord n'occupe qu'une petite bulle le long des rives du Saint-Laurent et deux bulles minuscules à l'embouchure du Mississippi. Aucune mention du Nouveau-Brunswick, ni de l'Ontario, qui sont pourtant des états participants du Sommet de la francophonie. Mais ce n'est pas tout. Selon la carte, le seul conflit linguistique dans les deux Amériques se trouve au Québec. Sur ce front, le calme régnerait en Californie et en Floride, tout comme à Sault-Sainte-Marie et à Thunder Bay. À beau ment... (Collaboration de Robin Philpot) ■

Pierre Marchand



La termino au quotidien

On n'insistera jamais trop sur les dangers que court le traducteur non spécialisé dans un domaine qu'il connaît peu ou pas. Un réflexe élémentaire de survie le pousse invariablement à s'entourer d'une muraille de « dictionnaires bilingues spécialisés ».

COMME chacun sait, les « dictionnaires bilingues spécialisés » ne sont jamais assez spécialisés pour régler les vrais problèmes... Et pourtant, nul n'est spécialisé dans tous les domaines, et qui n'a pas recours de temps à autre au « Sylvain », au « Ginguay » ou encore au *Dictionnaire du pétrole*, pour ne nommer que quelques-uns des plus connus.

Il faut tout de même savoir qu'il y a des limites aux services qu'un dictionnaire bilingue spécialisé peut rendre. Nous allons tenter ici de signaler quelques pièges, en nous servant d'exemples tirés d'un ouvrage que tous connaissent, le *Dictionnaire anglais-français d'informatique* de Ginguay, que nous appellerons simplement le DI.¹

L'absence de contexte

Voilà bien un problème très sérieux pour qui ne connaît pas le domaine. En l'absence de contexte, plus on a d'équivalents, plus ça va mal... Lequel est le meilleur dans le cas présent ? Lequel même tout droit au faux sens ? Ces deux-là sont-ils synonymes ? Pire encore : se pourrait-il qu'AUCUN de ces termes ne soit correct ?... Choix abondant, risque élevé.

L'absence de choix

Mais si le traducteur est bien embêté devant un trop grand nombre d'équivalents, il ne peut pas non plus se réjouir de n'en avoir qu'un seul. S'il ne sait pas bien de quoi il est question, le risque existe encore de se trouver devant une fausse solution.

Exemples : pour **Networking**, le DI nous propose *gestion de réseau(s)*. Pour **Network (to)**, *(inter)connecter*. Choix limité, risque élevé. *Gestion de réseaux* est certes un des équivalents possibles à **networking**, mais il est loin d'être le seul possible et même pas le plus probable. Voyons plutôt :

« This terminal has **networking** capabilities. »

Ce terminal serait si malin qu'il irait jusqu'à gérer un réseau ? Voilà qui est fort peu probable, si évolué soit-il. Tout ce qu'on dit ici, c'est que le terminal est conçu pour pouvoir fonctionner dans un réseau, qu'il offre une possibilité d'intégration à un réseau. La gestion de réseau, si elle suppose une infrastructure matérielle spécifique, est plutôt une affaire logicielle et de toute façon, ne se fait pas dans un terminal.

« The XYZ company is a leader in PC integration, **networking** products, ... »

Il est très possible que la société XYZ offre des produits de gestion de réseau. Toutefois, ce terme risque de limiter gravement la portée de l'affirmation :



supposons par exemple que cette société a des activités couvrant tous les aspects du réseau, de la fabrication des divers équipements matériels de réseau au développement de logiciels de communication relatifs au réseau, en passant par des services complets de planification et de conception de réseau, d'installation de réseau, de dépannage, d'entretien, de formation, toujours pour les réseaux... Alors, pourquoi pas des produits de réseau², tout simplement ?

« A major vendor of **networked** systems... »

On ne fait pas, à proprement parler, un faux sens en parlant ici d'important fournisseur de systèmes *interconnectés*. Pour qui aime la précision toutefois (un goût que les traducteurs devraient partager avec les informaticiens), le terme *interconnecté* n'est pas satisfaisant dans ce cas. Il faut parler de systèmes *en réseau*. Le mot « réseau » doit y être. En effet, on peut parfaitement parler de systèmes *interconnectés* sans qu'il y ait réseau. Deux ordinateurs (ou plus) peuvent être *interconnectés* et être capables de modestes échanges sans qu'on soit en présence d'un réseau.



Dans beaucoup de contextes techniques ou de marketing, le terme *interconnecté* est bien faible parce qu'il n'est pas assez clair. À la lecture, plusieurs ne comprendront même pas qu'on parle de réseaux.

Et en plus, la controverse

Dans un domaine technique de pointe, ceux qui sont à l'origine des nouvelles réalités et des néologismes qui en découlent (le plus souvent les Américains), ne s'entendent souvent pas eux-mêmes sur le sens à accorder à tel nouveau terme ou sur tel glissement de sens subi par un autre. Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que la pagaille règne dans d'autres langues chez ceux qui ont la mission de traduire des réalités aussi fuyantes.

Ajoutons à cela la bataille entre « puristes » et « laxistes », et on a une idée de la réalité actuelle de la scène de la terminologie en français technique. Voici, pour terminer, deux bons exemples de mots générateurs de controverse.

Host

Parallèlement au réseau et un peu grâce à lui, un autre phénomène important, le traitement réparti, entraîne sa part de bouleversements des concepts de l'informatique et des mots qui les illustrent. Qui dit traitement réparti dit *décentralisation*. Le concept d'*ordinateur central* est lui aussi bousculé. C'est peut-être pourquoi les anglophones préfèrent souvent parler de **host computer** plutôt que de **central** ou de **main computer**.

Id., le DI nous offre le choix : *ordinateur central, ordinateur principal, et par extension ordinateur serveur, centre serveur ou serveur*. Ces équivalents sont tous valables pourvu qu'on les emploie correctement. Il faut toutefois être très prudent.

Devant le degré de raffinement technique atteint par certains constructeurs d'ordinateurs, on est forcé, dans certains cas, de conclure que le concept d'ordinateur central ne s'applique tout simplement pas. Certaines sociétés offrent aujourd'hui la possibilité de relier en « grappes » plusieurs ordinateurs, multipliant ainsi la puissance de traitement. L'utilisateur qui travaille à son terminal ne sait même pas

quel ordinateur s'occupe de lui ! Dans ces conditions, y a-t-il un ordinateur plus « central » que les autres ?

Pourquoi ne pas parler d'*ordinateurs hôtes* ou tout simplement d'*hôtes*, comme le font déjà la plupart des meilleures revues d'informatique ?

Environnement

On parle beaucoup d'environnement en informatique, et cela n'a rien à voir avec la couche d'ozone. Le DI propose plusieurs solutions : *ambiance, contexte d'utilisation, cadre d'utilisation*, et bien d'autres encore.

On lit pourtant *environnement* dans les ouvrages les plus respectés. Beaucoup de cabinets et de services de traduction ont jonglé pendant des mois, des années avec les équivalents proposés. En désespoir de cause, certains ont appliqué la méthode du « saupoudrage » : un *environnement* pour trois ou quatre *contexte d'utilisation*, et jamais plus d'un par paragraphe ou par page.

Attention, on va entendre parler de plus en plus de **multi-environment systems**, c'est-à-dire ces systèmes informatiques capables d'exécuter des applications

fonctionnant sous différents systèmes d'exploitation. **Multi-environment** n'est pas encore au DI, mais si vous le retrouvez demain matin dans un texte, il faudra bien trouver une solution...

Les dictionnaires bilingues spécialisés sont des outils de travail importants et utiles lorsqu'ils sont bien utilisés. Mais ils ne peuvent être qu'une ressource complémentaire : ils ne peuvent nullement remplacer les connaissances que chaque traducteur doit absolument avoir de son domaine de spécialité. Faute de telles connaissances, le traducteur s'expose constamment à commettre des erreurs qui peuvent aller jusqu'à enlever toute valeur au texte d'arrivée. ■

Michel Vallée

1. Nous avons choisi « le Ginguay » parce qu'il est très connu et qu'il est un bon exemple de dictionnaire d'équivalences, qui n'offre que peu de contextes. Il se pourrait être que on de mette ici en cause sa valeur, mais plutôt l'usage qu'en on fait.
2. Le néologisme *réseau* et son dérivé *ressort* pourraient apporter une solution valable à ce problème. Un pourrait ainsi parler de *possibilité de réseautage*, de *système réseautés*, etc. Ceci dit, *produit de réseau* et *groupe* en réseau font tout à fait l'affaire.

CLC Itée
207, boulevard Mont-Blau
Bureau 214
Hull (Québec)
J8Z 3G3



Téléphone :
819 • 777-5779

Télécopieur :
819 • 777-0239

Services linguistiques multilingues

- Traduction
- Rédaction
- Terminologie
- Adaptation de logiciels
- Éditique IBM, Macintosh

Une division de

Lexitech
Services linguistiques multilingues

Barcelona • Bruxelles • Göteborg • London • Milano
München • New York • Ottawa • Paris • Tokyo • Ulschit

Des revues

Chronique dirigée par Zélie Guénel

Les publications universitaires consacrées à la traduction viennent de s'enrichir d'une nouvelle revue, **l'International Journal of Translation**, publiée par le département de linguistique de l'Université de Delhi. Les textes portent sur la traduction littéraire et la traduction technique ; deux numéros sont prévus par année. Voici quelques-uns des titres au sommaire du premier numéro, paru en janvier 1989 : « *Modern Translation Theory* » (Newmark) ; « *Commercial Translation in the Western World* » (Kingscott) ; « *On Translating Flaubert* » ; « *Natural Translation and Translation Theory* » . (Bahri Publications, 57 Sant Nagar, P. O. Box 7023, New Delhi 110065, Inde. Abonnement annuel : 25 \$ US.)

Nous avons maintenant entre les mains le premier numéro de **Target**, nouvelle revue internationale de traduction. Parmi les titres proposés, relevons : « *In Search of a Target Language: the Politics of Theatre Translation in Quebec* » ; « *Wittgenstein, Translation and Semiotics* » et « *Models of the Translation Process* » . En conclusion, l'auteur de ce dernier article déclare : « ... a psycholinguistic investigation of the translation process represents an urgent necessity. It must investigate its object empirically and must draw conclusions about the translation process by an analysis of translation performance » . (Julius Benjamins Publishing Company, P.O. Box 52519, Amsterdam 44, NL-1007 HA Amsterdam/Holland.)

TTR est, depuis mai 1988, la revue officielle de l'Association canadienne de traductologie. Le troisième numéro (2,1), intitulé « Carrefours de la traduction », regroupe douze articles. Signalons notamment : « *Translation and the Arrow of Time* », où il est question de typologie des traducteurs, d'entropie et de créativité ; « *Traduction, rédaction, (franc)isation* », qui traite des stéréotypes de formulation et d'organisation des textes ; « *La traduction de la langue pure : fondation de la littérature* » (à partir de l'exemple de Mallarmé) et « *Néologie lexicale : transfert, adaptation, innovation* », étude sociolinguistique des mécanismes de la création verbale (l'intelligence artificielle est le domaine pris en exemple). Enfin, pour savoir par quel processus l'interprète de conférences traite l'information qu'il reçoit et comment il synchronise l'écoute et la parole, on lira avec intérêt « *Simultaneous Interpreters: One Ear May Be Better Than*

Two ». Notons que le texte de présentation de ce numéro commence par un paidoyer en faveur de la recherche théorique ; l'auteur explore la place modeste accordée à l'acquisition d'un savoir réflexif sur la discipline dans la formation du traducteur canadien.

La **Revue de littérature comparée** (250) reproduit la plupart des communications du colloque « Le texte étranger — L'œuvre littéraire en traduction », organisé l'an dernier par le Centre de recherche en littérature comparée de la Sorbonne. Voici un aperçu des sujets abordés : les fonctions de la traduction à la Renaissance, le discours sur la traduction en France de 1800 à 1850, Edgar Poe, la *Divine Comédie*, *Pinnocchio*, les prix littéraires étrangers en France de 1970 à 1986. La section « Étude critique » propose une analyse détaillée de plusieurs publications récentes dans le domaine de la traduction littéraire (en particulier, les *Actes des Assises de la traduction littéraire*).

À signaler dans la **Revue canadienne des langues vivantes** (46,1) : « De l'économie des moyens linguistiques en français et en anglais dans l'usage standard contemporain ». L'article traite de l'économie et d'une certaine « facilité » d'emploi qu'on reconnaît souvent à la langue anglaise par rapport au français, en Amérique du Nord. Selon l'auteur, ces caractéristiques tiennent, d'une part, à la structure morpo-syntaxique de

l'anglais et, d'autre part, au fait que cette langue, qui est moins affectée que le français par certaines valeurs liées à la norme et à la rhétorique classique, hésite moins à utiliser certains expédients et des tournures qui lui permettent de réduire le nombre et la complexité des formes nécessaires à l'expression des idées. Dans un autre article, après avoir commenté la *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, l'auteur annonce les grandes lignes de son projet de rédaction d'un manuel de traduction, qui s'inspire en partie de l'ouvrage de Vinay et Darbelnet. (RCLV, 237, Hellens ave., Welland (Ontario) L3B 3B8. Abonnement annuel (particuliers) : 25 \$.)

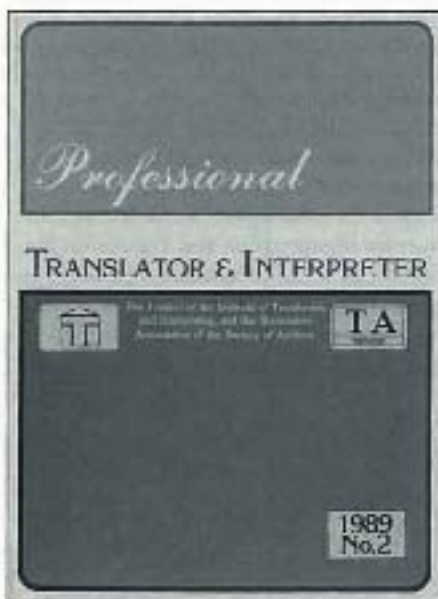
Language International (1,5) présente un article sur la langue portugaise et rend compte de deux congrès portant sur la traduction et la terminologie dans le monde arabe (congrès de Tunis et de Tanger, tenus respectivement en mars et juin 1989, le premier en collaboration avec la FIT et le second, avec Infoterm). La chronique « *The Language Professional's Guide to ...* » porte sur les langues minoritaires de l'Europe ; outre une présentation succincte de chaque langue, on y trouvera des indications bibliographiques. La revue signale la création de l'Institute for Interpretation and Translation Studies à l'Université de Stockholm (Suède) ; on apprend que cet organisme vient de publier une importante monographie (en anglais) sur la théorie de la traduction en Union soviétique, de 1950 à nos jours. Un article, rédigé en français, traite du doublage des films et du métier d'adaptateur en France. Au sommaire du numéro 6 : le yiddish ; le 74^e congrès d'esperanto (ce congrès, qui s'est tenu à Londres et à Brighton l'an dernier, a accueilli 2 000 participants, en provenance de 55 pays) ; une entrevue (en français) avec Jean Gachot, pdg d'une importante société française de traduction ; le congrès de traduction automatique (Munich, août 1989) et les grandes sociétés œuvrant en traduction dans le monde (17 sont présentées, dont trois canadiennes : Lexi-Tech Inc., Multiscrypt-La Langagerie et Translex Translation).

Au chapitre des publications émanant des organismes professionnels, nous apprenons avec plaisir la parution du premier numéro de la revue trimestrielle **Torsimany**, publiée par l'Association des traducteurs catalans (APTIC/LC).



□
Traduire fait peau neuve et se met au goût du jour : la PAO. Au sommaire des numéros 139 et 140, on relève les dossiers suivants : « Traduire au cinéma » (étude fouillée qui explique les techniques de synchronisation ; des extraits des films *Autant en emporte le vent* et *West Side Story* sont donnés en exemple) et « *The Literature of Translation* » (aperçu des livres d'histoire, manuels, actes de colloque, revues et essais portant sur la traduction). La revue poursuit la publication de ses relevés terminologiques dans le domaine financier (allemand-français et anglais-français). À signaler aussi les recensions d'ouvrages et la très belle « Revue des revues ».

□
Professional Translator and Interpreter est une nouvelle publication (qui remplace *TTI News*) ; elle est publiée conjointement par l'Institute of Translation and Interpreting et la Translators Association of the Society of Authors (Londres). Au sommaire du n° 1, nous notons, par exemple : « *PC Pitfalls* » et



« *What Makes a Good Translator* ». Le n° 2 nous propose les articles suivants : « *Translators, Computers and Electronic Dictionaries* », « *So You Want to Manage Your Terminology?* », « *Happy to Have a FIT* », « *Being Your Own Agent* » et « *Their Ancestor the Gauls* » (à propos de la traduction d'Astérix où, parfois, un passage d'*Hamlet* permet de rendre une allusion à... *Cyrano*).

□
 Dans **Le Linguiste/De Taalkundige** (35,2), il est question notamment des dossiers terminologiques (description des divers modèles et propositions de l'auteur) et des

travaux sur l'histoire du vocabulaire scientifique menés au CNRS. Selon un auteur cité, « l'histoire des concepts — si négligée jusqu'ici — est pleine de surprises ».

□
L'ATA Chronicle (18,10) traite du congrès de l'ATA, tenu l'automne dernier (825 participants), du deuxième prix du Centre régional nord-américain, décerné à Patricia Newman (ATA), et de la traduction automatique. Dans le numéro 9, la chronique consacrée à l'informatique porte sur deux programmes permettant de compter les mots : *Logometer* et *Word Count* de Word 4.0.

□
Les Nouvelles de la FIT (8,1-2) présentent deux articles sur la traduction en langue hispanique, une mise au point concernant l'enseignement de la traduction dans les départements d'anglais des universités du monde arabe (généralement insuffisant, estime l'auteur) et des commentaires sur la traduction française de l'écrivain nigérien Wole Soyinka, prix Nobel de littérature en 1986. La revue fait mention de l'existence de l'International Translations Centre, organisme chargé de compiler et de diffuser l'information sur les traductions existantes de textes scientifiques et techniques dans les langues d'Europe occidentale. Le Centre publie *World Translation Index* et *Journals in Translation*. Au sommaire du numéro 3, nous relevons : « *Identifying Translated and Authentic Texts: an Experiment* » ; « *Aspects of Structural and Lexical Ambiguity in English/Arabic—Arabic/English Translation* » ; « La fabrication des vocabulaires des spécialités médicales et leur importance dans le transfert de l'information » et « Traduction, théorie de la traduction en France au XVIII^e et au XIX^e siècle ».

□
Babel (35,3) nous propose : « *Factors and Steps in Translating* » (considérations théoriques et commentaires sur la traduction d'un texte, du serbo-croate à l'anglais) ; « *On the Translation of "Taitt Aberet"* » (deuxième partie d'une analyse de deux traductions de cette nouvelle, d'un acteur juif) et « *The Great Sage in Literary Translation* » (résultats d'un sondage portant sur les qualités poétiques de neuf versions anglaises d'un poème chinois).

□
 Les articles de **Terminogramme** (53) traitent de la contribution de l'OLF à la formation des langagiers (par l'intermédiaire des stages qui accueillent 20 étudiants par année), des défis posés à la langue française par le développement technologique (compte rendu de trois colloques), des éléments méralinguis-

tiques relevés dans des textes sur l'infographie et des statuts du Réseau international de néologie et de terminologie (RINT).

□
 Sujets des vocabulaires présentés dans **L'Actualité terminologique** (22,5) : les polluants marins, l'emballage de sécurité, les grades militaires. À la rubrique « Mots de tête », on signale que l'expression « en d'autres mots » est bien française. Deux articles, l'un sur la formation des néologismes sémantiques et l'autre sur les difficultés de la traduction scientifique et technique, ainsi qu'un compte rendu du colloque « Systèmes de classement des données terminologiques, traductionnelles et linguistiques », complètent le numéro.

□
C'est-à-dire (18,5) traite des termes *éditique*, *édition électronique*, *PAO* et rend compte de la XIII^e Biennale de la langue française, tenue à Québec l'été dernier.

□
Termiglobe (12,4) présente la conclusion de l'article « *Open Systems Interconnection - A Few Descriptive Notes* » et commente une trentaine d'expressions comportant le mot message (« aiguiller un message vers », etc.). Le numéro 5 traite des faux-amis *articulé/articulé*, ainsi que du vocabulaire de base des rapports annuels.

□
 Dans son bulletin **Terminologie** (63), le Comité de la normalisation et de la qualité du français à l'Université Laval analyse les termes suivants : *antécédents*, *antécédents*, *posé* ; *bâtiment*, *bâtisse*, *conciergerie*, *édifice*, *immeuble*, etc. ; *conjoindre* ; *opérer* ; revue, magazine.

□
Terminologie comptable (25) présente une étude intitulée « *Le funding des régimes de retraite* ».

□
Terminomètre (3) fait le point sur la terminologie à Cuba, poursuit sa présentation des bases de données sur disque optique compact (dont le *Grand Robert*) et dresse l'inventaire des travaux terminologiques en cours, en espagnol, irlien, arabe et portugais.

□
Francophonies, bulletin publié par le Secrétariat permanent des peuples francophones, a pour objet de diffuser des informations factuelles sur les projets et les activités de cet organisme. Dans le premier numéro, on annonce la création d'une chaire d'Études francophones à l'Université Laval ; le bulletin comporte un calendrier des activités francophones et recense les ouvrages, revues et autres textes parus récemment au sujet de la francophonie, sous la rubrique « La franc-

phonie à livre ouvert ». (SPPR, 129, côte de la Montagne, Québec G1K 4E6. Le Secrétariat permanent des peuples francophones est un organisme subventionné par le ministère des Affaires intergouvernementales du Québec. Le bulletin paraît cinq fois l'an ; premier numéro : février 1989.)

Universités (10,1), journal de l'Association des universités partiellement ou entièrement de langue française, consacre plusieurs pages à la Louisiane cajine. On y apprend, entre autres nouvelles, la création de la Banque internationale d'information sur les États francophones, dont le siège se trouve à Hull ; cet organisme a pour mission de recueillir des données bibliographiques. Dans le numéro suivant (2-3), un article fait le point sur l'enseignement du français en Chine.

La Revue québécoise de linguistique (18,20) a pour thème « La créole haïtien ».

La Revue canadienne de linguistique (34,3) porte sur un sujet similaire : « La créolisation ».

Études de linguistique appliquée (75) rend hommage à deux Canadiens : Michael Canale, qui s'est distingué dans le domaine de la recherche sur le français ontarien, et Guy Rondeau, dont on rappelle la carrière en linguistique computationnelle, en didactique des langues et en terminologie (ce dernier hommage est signé de Jean-Paul Vinay).

Langue française (83) présente un numéro thématique consacré aux nouvelles technologies. Un article décrit les dictionnaires et les grammaires utilisés dans les industries de la langue et les problèmes d'analyse qui se posent lorsqu'on les applique à la reconnaissance automatique des termes dans les textes. Un autre article traite de la correction des erreurs d'orthographe au moyen d'un analyseur morpho-syntaxique du français, mis au point par une équipe de l'Université du Québec à Montréal. Ce système, qui vise à détecter et corriger les erreurs d'orthographe et d'accord et certains erreurs syntaxiques, devrait pouvoir être utilisé en aval d'un système de traitement de mots.

Au sommaire de **DRLAV** (40), nous retrouvons : « Fonctionnement du vocabulaire dans la vulgarisation et problèmes de lexique » et « Savoir lexical, savoir expert : problèmes de représentation » (deux articles très approfondis, comportant chacun plus de vingt pages). (Centre de recherche de l'Université Paris VIII, 13, rue de Santenil, bureau 424, 75231 Paris Cedex 05.)



Les Cahiers de lexicologie (54) nous proposent, entre autres, une analyse d'un nouveau dictionnaire de droit: (le *Vocabulaire juridique*, de Gérard Cornu) et la présentation d'un projet de « dictionnaire explicatif et combinatoire » bilingue (français-espagnol).

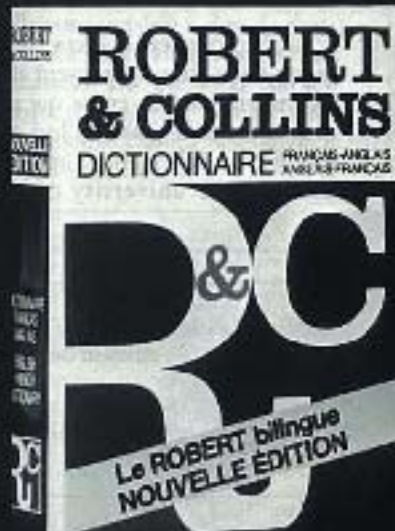
Le sixième volume de **Tessera**, revue de critique littéraire féministe, a pour thème « La

traduction au féminin/ *Translating Women* ». (350 Stong College, York University, 4700 Keele Street, North York, Ontario M3J 1P3. Abonnement annuel (deux livraisons) : 18 \$; le numéro : 10 \$.)

Un dossier publié dans **Informatique et bureautique** (octobre 1989) fait le point sur les traitements de texte pour Macintosh. Les logiciels Word, MacWrite, Nisus, WriteNow, WP et Wintext y sont examinés selon leur facilité d'utilisation, leurs fonctions et leur puissance.

Pour la science (146) présente une critique de la théorie conventionnelle de l'origine des langues indo-européennes. Selon l'auteur, qui se fonde sur des recherches archéologiques, « les premiers Indo-Européens n'ont pas été des envahisseurs guerriers d'une société hiérarchisée et centralisée, mais des fermiers pacifiques dans une organisation égalitaire, qui se sont déplacés, au cours de leur vie, de quelques kilomètres seulement ». Cette hypothèse converge avec une autre, selon laquelle l'indo-européen appartiendrait à une famille plus vaste, la « nostratique ».

Pour obtenir des renseignements sur sujet des revues citées, n'hésitez pas à appeler le secrétaire de la Société des traducteurs du Québec, qui transmettra la demande.



l'outil de la



communication

Faits, dits et chiffres

Chronique dirigée par Véronique Décarie

Tant qu'on se comprend

Dans un petit bijou de plaquette intitulée « *English Well Spoken Here* » and *Other Fractured Phrases from Around the World*, Nino Lo Bello a rassemblé de courts textes rédigés dans divers pays à l'intention des touristes. En voici quelques extraits :

- À l'entrée d'un bar en Norvège : « Ladies are requested not to have children in the bar. »

- Dans un hôtel de Zurich : « Because of the impropriety of entertaining guests of the opposite sex in the bedroom, it is suggested that the lobby be used for that purpose. »

- Au comptoir d'une buanderie à Rome : « Ladies, leave your clothes here and spend the afternoon having a good time. »

- Dans un hôtel d'Athènes : « If you consider our help impolite, you should see the manager. »

- Enfin, le clou de la série, une brochure publicitaire faisant la promotion gastronomique d'un hôtel polonais : « As for the trout served you at the hotel Monopol, you will be singing its praise to your grandchildren as you lie on your deathbed. » Vous l'aurez deviné, la sauce béarnaise était relevée d'un soupçon de cyanure!

(Exemples transmis par Peter Bottéas)

« Loving English — But Not Well »

Selon le magazine *Time*, c'est l'attitude de la majorité des étudiants japonais face

à l'apprentissage de l'anglais. La tradition universitaire veut que l'on inculque aux heureux élus des concours d'entrée une connaissance poussée de la langue écrite, et plus particulièrement de la traduction,



Il semble toutefois que ces étudiants virtuoses de la plume éprouvent des difficultés insurmontables en ce qui a trait à la communication orale : « Just over a year ago, when a TV reporter approached students at the university of Tokyo and

simply asked in English, 'What is your name?', many of the youths fled, unsure how to reply (...). Had the television interviewer asked students to translate a passage from, say, Hemingway into Japanese, the students, many with a reading vocabulary of 3,000 to 7,000 words of English dutifully mastered, would probably have done well. »¹

Comment expliquer de telles lacunes ? D'abord, les professeurs d'anglais, japonais pour la plupart, maîtrisent mal la langue parlée. On raconte par exemple que le premier ministre Takeshita, lui-même ancien professeur d'anglais, aurait été incapable de se faire comprendre des membres du National Press Club de Washington, devant lesquels il devait prononcer une allocution. « Pity my poor students (...). They had to suffer through my lessons without benefit of a translator. »¹

D'autre part, le culte que vouent les japonais à la « réserve » semble faire obstacle à l'efficacité des techniques d'apprentissage : « Shy students - and that means most - would rather remain silent, regarded as something of a virtue, than trip over pronunciations. »¹

Dans l'espoir de remédier à la situation, le gouvernement japonais a recruté quelque 1 300 chargés de cours anglophones. On prévoit que le nombre de ces pionniers atteindra 3 000 cette année. ■

1. HILLENBRAND, Barry. « Loving English - But Not Well », *Time*, 9 janvier 1985, p. 35.

Ne restez pas hors-circuit !

Veuillez m'abonner à **Circuit**, magazine d'information sur la langue et la communication (un an, 4 numéros : 20 \$; extérieur du Canada : 30 \$). (Écrire en majuscules.)

nom _____

adresse _____

code postal _____

signature _____

date _____

Chèque ou mandat
à l'ordre de
« Circuit STQ »

Circuit

Société des traducteurs du Québec
1140, boul. de Maisonneuve Ouest
Bureau 1060, Montréal (Québec) H3A 1M8

Entre les lignes, un labyrinthe d'idées

Danica Seleskovitch incarne la symbiose de l'expérience et de la réflexion. De passage à Montréal, traversant ce pont qui l'unit au Québec langagier, elle nous raconte sa grande aventure.

11 janvier 1945. Jean-Paul Sartre s'envoie pour New-York avec sept autres journalistes français chargés de rendre compte de l'effort de guerre américain. On allait leur en mettre plein la vue. Sartre ne parlait cependant pas un traître mot d'anglais. Malgré sa débrouillardise, il se serait rentré chez lui bredouille si ce n'eût été de l'aide des interprètes « importés » d'Europe par les autorités américaines, et à qui allait désormais incomber la délicate mission d'aider à « vendre le capitalisme » à une Europe idéologiquement ambivalente. C'est dans ce contexte assez exceptionnel que Danica Seleskovitch s'est initiée à la profession d'interprète, dont elle est aujourd'hui l'un des grands défenseurs dans le monde. Parlant à l'époque très peu anglais, mais déjà polyglotte, elle avait réussi à un concours de recrutement et allait être appelée à assimiler et à transmettre aux visiteurs français les connaissances les plus diverses, allant de la sidérurgie à la culture de la cacahuète... aux discours du président Truman lui-même!

Élevée en France, puis dans l'Allemagne des années trente, Danica Seleskovitch a passé la guerre en Yougoslavie, pays d'origine de son père. C'est après avoir terminé ses études en France, en 1950, qu'elle met le cap sur l'Amérique. Exposée depuis son plus jeune âge à la diversité linguistique et culturelle, inspirée par un père universitaire, Danica Seleskovitch a eu d'emblée une relation foncièrement naturelle avec les langues qu'elle parle. Elle se sent, à cet égard, privilégiée de n'avoir jamais eu à les « apprendre », à se demander le pourquoi des règles de grammaire, des expressions idiomatiques. D'ailleurs, l'acquisition d'une langue ne devrait-elle pas toujours constituer un sous-produit d'expériences, de lectures, plutôt qu'un exercice de transposition détaché de tout contexte?

Surmonter l'impasse

Au fil des années passées au service du gouvernement américain, puis de la Com-

munauté européenne du charbon et de l'acier — la CEECA qui, grâce au charisme de Jean Monnet, allait donner naissance au Marché commun —, puis comme interprète indépendante auprès de l'Élysée, de Matignon, de l'entreprise privée, la praticienne chevronnée arrive à un navrant constat. L'interprétation demeure un mystère universel, trop souvent un simple transfert de mots dans l'esprit des intervenants. En témoigne la fréquence des irrévocables « Just translational » en réponse aux questions de fond.

Le grand tournant

Traduire le discours sans les idées qu'il véhicule? C'est de la folie! D'où la décision de s'attaquer au sujet par écrit, de le démythifier une fois pour toutes. Dans l'espoir de trouver un éditeur, elle confie son manuscrit au directeur de l'École de traduction (alors encore para-universitaire), où elle enseigne déjà à titre de chargée de cours. Le texte fait sensation: on invite son auteure à le présenter comme thèse. L'objectif: élargir le débat au niveau universitaire. Danica Seleskovitch

est sur le point de devenir l'un des piliers de l'École Supérieure d'Interprètes et de Traducteurs (ESIT) qui, peu de temps après, fera partie intégrante de l'Université de Paris et offrira, pour la première fois, une panoplie de programmes menant à l'obtention du diplôme de traducteur ou d'interprète, tant à la maîtrise qu'au doctorat.

Évolution du marché et de la profession

Ce diplôme, Danica Seleskovitch le considère à la fois comme une victoire et comme une étape dans la création d'un diplôme protecteur de la profession à l'échelle nationale, voire européenne ou internationale. Avec la mondialisation des échanges et l'attrait de l'anglais comme langue véhiculaire, elle voit dans la qualité des langues nationales leur seule chance de conserver un rôle dans les communications entre pays ou groupes linguistiques. Comment défendre l'interprétation si les gens s'estiment mieux servis par eux-mêmes en anglais?

Les besoins de l'industrie sont tels, explique-t-elle, que bien des sections de

Danica Seleskovitch



traduction voient le jour dans des écoles en réponse à des besoins ponctuels. Or, la formation qu'on y dispense répond rarement aux exigences de la profession. À quoi attribuer ce phénomène ?

Bagage et préparation

D'une part, on assimile trop souvent la traduction à la linguistique, dont il est dangereux de substituer les fondements à l'expérience humaine. « La linguistique, plus particulièrement lorsqu'elle s'oriente vers la traduction machine, n'est pas un modèle de ce qui se passe dans le cerveau humain », rappelle Danica Seleskovitch. Prenons l'interprète de conférence, par exemple : avant même que les orateurs n'aient ouvert la bouche, ils ont transmis tout un contexte socio-politique que l'interprète analyse en fonction de son bagage personnel.

Sans ce bagage, comment faire face au caractère instantané du discours ? Nul ne peut évidemment réussir sans une solide préparation et sans spécialisation « par la négative ». Car avec la variété incroyable de sujets que l'interprète est appelé à aborder, seule l'exclusion systématique de certains domaines lui permet de se maintenir à flot. D'autre part, on n'exige pas d'un interprète qu'il surpasse les spécialistes dans leur propre domaine. D'ailleurs, les spécialistes eux-mêmes ne « déballent » pas tout leur savoir en une conférence. Par exemple, ils parleront non pas de « la médecine », mais du « dépistage de la silicose », sujet infiniment plus restreint. L'interprète qui s'est documenté sur le domaine spécifique, qui a pris connaissance du texte des communications et qui l'a annoté, réussira fort bien compte tenu du facteur répétition.

Objectif : transparence

En fait, l'interprète « raconte » plus qu'il ne « traduit » : l'auditoire n'attend pas un exposé de terminologie. Danica Seleskovitch évoque à ce chapitre un épi-

sode amusant : peu avant une conférence sur la fusion du zinc, elle avait parlé avec un collègue qu'elle s'en tirerait sans avoir recours à un seul terme technique. Ce collègue sceptique fut bel et bien confondu ! « Les spécialistes sachant d'emblée de quoi il est question, inutile de leur apprendre les termes propres à leur domaine », explique-t-elle. L'interprète ne peut se permettre aucune audace néologique : s'il est possible d'interrompre une lecture pour « savourer » les trouvailles inédites, nul ne peut se payer pareil luxe au beau milieu d'une conférence...

Arrive-t-il, malgré l'ampleur du bagage, que l'on soit pris de court devant un terme ou une notion ? Évidemment. C'est ce qui rend l'interprétation simultanée quasi criminelle. Les responsables croient aller plus vite, mais quelles erreurs fatales risquent de se glisser dans le discours d'un interprète privé d'explications ! Il est essentiel de pouvoir demander, explique Danica Seleskovitch, qui se rappelle avoir un jour exigé d'un conférencier un « mini-cours » sur les transferts d'énergie. Sans les cinq bonnes minutes que lui a consacrées le spécialiste, elle aurait vu lui échapper les fondements mêmes de l'exposé. On ne se surprend donc pas de l'entendre défendre avec acharnement l'interprétation consécutive, dont elle reconnaît cependant les limites : « La consécutive en trois ou quatre langues, vous vous imaginez le temps que cela durerait ? ! »

Interprétation et multilinguisme

Les défis ne manquent pas, et ils sont de taille. Mais Danica Seleskovitch refuse de faire porter aux interprètes tout le poids de l'avenir des langues. À la montée incontestable de l'anglais, il faut ajouter le phénomène du bilinguisme « insuffisant » chez les Européens : « Comment ne pas trouver inacceptable qu'un chef d'État français communique en anglais avec son homologue allemand, faute d'autre langue

Ouvrages de Danica Seleskovitch

1968 — *Interprète dans les conférences internationales, problèmes de langage et de communication*. Paris : Minard, *Lettres Modernes*, 262 p., 2^e éd. : 1983.

1975 — *Langage, langues et mémoire, étude de la prise de notes en interprétation consécutive*. Paris : Minard, *Lettres Modernes*, 273 p. (Préface de Jean Monod).

1984 — *Interpréter pour traduire, en coll. avec M. Ledercy, recueil de communications et d'articles publiés de 1973 à 1982*. Paris : Didier Érudition, 312 p., 2^e éd. : 1986.

1989 — *Pédagogie raisonnée de l'interprétation, en coll. avec M. Ledercy, en coédition Office des publications des Communautés Européennes et Didier Érudition, Luxembourg - Paris, 282 p.*

commune ? L'avenir est au trilinguisme : il n'est pas du tout irréaliste, par exemple, de s'attendre à ce que les Français puissent se débrouiller en italien et en allemand. Autrement, ils se rabattront évidemment sur l'anglais. « Doit-on craindre pour l'avenir du français en Europe ? » N'oublions pas que le français est toujours parlé à 50 % à la Communauté européenne. Si la tendance au trilinguisme se maintient, il y a tout lieu de se montrer optimistes »

Et maintenant...

Après deux décennies passées à la direction de l'ESIT, Danica Seleskovitch s'appête à passer les commandes. Parmi ses nouveaux projets, l'interprétation cinématographique pour aveugles et la création d'une maîtrise en interprétation pour personnes sourdes. Car dans cette spécialité comme dans les autres, point de mots ni de signes sans idées...

Le bilan de cette carrière monumentale ? Un récent événement nous le résume. Devant un auditoire coréen qui l'applaudit après une communication, Danica Seleskovitch tend le bras vers son interprète (une ancienne étudiante de l'ESIT) pour la remercier : l'enthousiasme de la foule redouble ! « Après tout, c'est elle qui avait transmis le message, pas moi ! Peut-on rêver plus éloquent gratification pour un professeur ? » ■

Véronique Décarie

Les mots cabinet de langage

Julie Desgagné
3455, av. Ellendale, n° 12, Montréal H3S 1W8 - tél. : 341-6394

Télécopieurs : informez-vous avant d'acheter

Combien êtes-vous prêt à payer pour un télécopieur ? Avant de répondre à la question, vous devez connaître les fonctions susceptibles de vous intéresser. Circuit vous guide.

LE TÉLÉCOPIEUR, une invention magique qui donne enfin un droit tant attendu : celui d'être en retard sans avoir à en subir les conséquences. D'accord pour le droit, mais quel prix faut-il payer pour en profiter ? Le marché vous propose des appareils à 900 \$ et d'autres à 2 000 \$. Pour vous aider à vous y retrouver, nous vous proposons une liste de fonctions qu'on peut s'attendre à retrouver dans un télécopieur moderne. Plus vous en aurez, plus la note sera élevée. Sachez toutefois profiter des promotions, il y en a beaucoup par les temps qui courent.

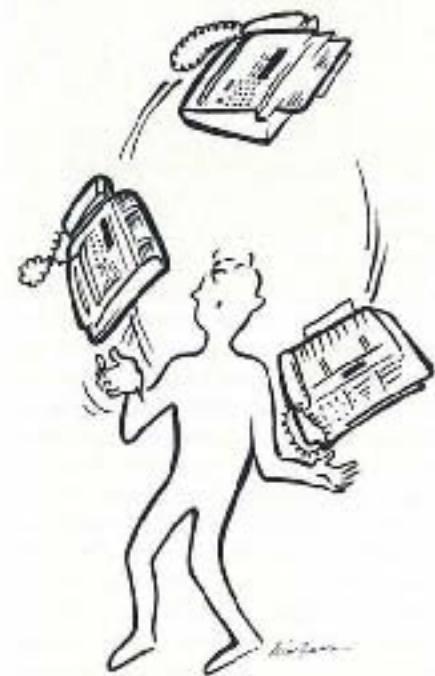
1. Alimentation automatique. Il en va des télécopieurs comme des photocopieurs : avec certains, vous devez insérer vous-même une à une les pages de votre document et attendre patiemment que chacune ait été transmise. Avec d'autres, vous n'avez qu'à insérer toutes les feuilles dans un alimenteur et à laisser la machine faire le reste. Le fin du fin reste toutefois la mémorisation du document avant la transmission.

2. Mémorisation du document avant la transmission. Vous chargez le document et composez le numéro du télécopieur de destination : la machine lit le texte, le met rapidement en mémoire et restitue le document. Vous reprenez celui-ci et retournez à votre poste de travail, sans avoir à attendre que ne commencent l'appel et la transmission, qui se font directement à partir de la mémoire. Vous n'avez pas non plus à retourner chercher votre document après la transmission, ce qui met celui-ci à l'abri des regards indiscrets.

3. Recomposition automatique. Certains télécopieurs rappellent automatiquement l'appareil de destination lorsque celui-ci est occupé, ce qui vous évite d'avoir à rester devant l'appareil jusqu'à ce que la ligne du destinataire se libère.

4. Transmission à une touche et mémorisation des numéros de téléphone. Si votre télécopieur est équipé

d'une mémoire, il vous permet de consigner sous un seul code l'ensemble des instructions propres à un destinataire fréquent (numéro du télécopieur de destination, vitesse maximale de transmission,



ordre d'envoi). Lorsque vient le moment d'effectuer la transmission, vous n'avez qu'à frapper la touche correspondant au destinataire choisi, le reste se fait tout seul.

5. Résolutions normale, fine et extra-fine. Vous est-il déjà arrivé de recevoir par télécopieur des épreuves typographiques illisibles parce que la résolution de la transmission (le nombre de lignes au pouce) ne permettait pas de faire la différence entre un *e* et un *é* ? La fonction « résolution fine » ou « extra-fine » augmente considérablement la lisibilité du texte ; la transmission s'en trouve toutefois ralentie, ce qui ne devrait cependant pas vous déranger si votre télécopieur est équipé des fonctions 2 et 3. La fonction

« demi-teintes » permet en outre l'envoi de photographies et autres illustrations.

6. Détecteur de type d'appel. Vous ne disposez que d'une seule ligne téléphonique, ce qui vous met devant le dilemme suivant : brancher votre télécopieur au cas où quelqu'un voudrait vous envoyer un document (vous ne pouvez alors recevoir d'appels téléphoniques) ou le laisser débranché (vous ne pouvez recevoir de télécopies sans qu'on ait à vous appeler d'abord). La solution : s'assurer que votre télécopieur est équipé d'un dispositif capable de détecter le type d'appel : un appel « voix » fait sonner normalement le téléphone intégré au télécopieur tandis qu'un appel « copie » déclenche le système de télécopie. Soit dit en passant, il n'est pas nécessaire de vous équiper d'une ligne téléphonique spéciale pour utiliser un télécopieur. Celle que vous avez en ce moment fait très bien l'affaire.

7. Mémorisation automatique en cas de manque de papier. On vous envoie un document en votre absence et il se trouve que votre machine n'a plus de papier. Certains appareils bas de gamme refusent tout simplement la communication, ce qui laisse l'expéditeur dans la perplexité. Les télécopieurs munis d'une mémoire sont plus intelligents : ils enregistrent automatiquement le document et vous avertissent de remettre du papier dans la machine, après quoi vous pouvez imprimer votre document.

8. Envoi confidentiel. Vous attendez un document qui ne doit être vu que par vous ? Si votre télécopieur et celui de l'expéditeur sont compatibles, il vous est possible de n'autoriser l'impression du document que si vous composez au préalable un mot de passe enregistré dans votre machine.

Si vous désirez profiter de toutes les fonctions ci-dessus, attendez-vous à payer autour de 2 000 \$ (en cherchant bien, vous trouverez des revendeurs qui vous feront un meilleur prix). ■

Pierre Marchand

Texte, termes et vidéo...tex

La critique est élogieuse, même de la part du grand public : un ouvrage sérieux.

Bell Canada. *La télématique. Services vidéotex. Terminologie. Telematics Services. Videotex. Terminology.* Montréal, Bell Canada. Service linguistique. Centre de terminologie et de documentation. 1989. 128 p. (137)

LE CENTRE de terminologie et de documentation de Bell Canada a fait preuve de diligence et d'à-propos en publiant cette terminologie de la télématique et, plus précisément, du service vidéotex ALEX. Réalisation de Thérèse Martin, terminologue, voici une publication à la fois informative, pédagogique et terminologique destinée au personnel technique, aux utilisateurs et utilisatrices de la télématique aussi bien qu'aux langagiers et langagières, tant francophones qu'anglophones. Informative, cette publication l'est par les textes descriptifs qui figurent au début de la partie française comme de la partie anglaise, avec tableaux et illustrations, et qui constituent d'excellents contextes pour la terminologie du domaine. Cette terminologie est, bien sûr, également présentée de façon plus traditionnelle en deux listes : un vocabulaire couvrant 120 notions (français avec équivalents anglais pour la première partie — en bleu, anglais avec équivalents français pour la deuxième partie — en gris) et deux lexiques bilingues de plus de mille entrées. Les vocabulaires ont une dimension pédagogique certaine : les définitions sont claires et complètes, parfois même un peu longues du fait de leur caractère ency-

clopédique. Cela ne devrait toutefois pas leur être reproché, car il s'agit de néologie ou, du moins, de terminologie relativement récente et peu ou mal connue. En outre, les entrées des vocabulaires comprennent souvent des notes très pertinentes, de différente nature : orthographique, grammaticale, phonétique, sémantique, géographique, corrective ou contextuelle. Quiconque consulte ce vocabulaire est guidé par des renvois efficaces, qui sont repris dans la section Lexique, où les notes du vocabulaire subsistent fort utilement. La nomenclature de cette section semble très fonctionnelle et inclut adjectifs (les équivalents de *current*, par exemple, sont particulièrement précis) et syntagmes verbaux nombreux, ce qui est extrêmement utile à qui veut rédiger ou traduire « vrai ». Une abondante bibliographie atteste du sérieux de la recherche documentaire et terminologique.

Il faut tout de même signaler quelques petites fautes. Le terme anglais *user* se voit donner deux équivalents français : *usager* et *utilisateur*, dans l'ordre. Il aurait mieux valu donner préséance à *utilisateur* (dans les définitions et les notes également), d'autant plus que c'est le seul équivalent retenu pour les syntagmes *experienced user* (*utilisateur chevronné*), *inexperienced user* (*utilisateur débutant*) et *light user* (*utilisateur occasionnel*). L'entrée *business application* est ambiguë : l'équivalent français est *application professionnelle* et il a un renvoi analogique aux termes anglais *pre-*

fessional application et *home application*. Or, à l'entrée *professional application*, on donne l'équivalent : *application professionnelle*. Les deux termes anglais ne seraient-ils pas plutôt synonymes ?

Dernier point d'interrogation : le terme *telematics service* n'a droit qu'à une entrée secondaire dans le lexique anglais-français, avec seulement l'indication que c'est un quasi-synonyme de *videotex service*, terme noté comme plus courant... Pourquoi alors l'avoir choisi comme titre anglais de la publication ? Pour des raisons de parallélisme bibliographique ? Ne teste-t-il pas aussi un certain flou qui empêche de distinguer le vidéotex du télétexte ? Si le premier est généralement interactif comme l'indiquent ses synonymes et la deuxième phrase de la définition, il a aussi un sens générique. Il aura donc été préférable, pour la lectrice ou le lecteur peu initié, de définir séparément le générique et le spécifique.

Ces petites imperfections (dont nul n'est à l'abri !) ne nuisent guère à la qualité d'ensemble de la publication, et il faut saluer ici l'originalité et l'efficacité d'une formule qui présente la terminologie à la fois isolément et contextuellement. ■

Noëlle Guilloton

* On peut se procurer cet ouvrage à l'adresse suivante : Centre de terminologie et de documentation, Bell Canada, B25N2, 700, rue de la Gauchetière ouest, Montréal H3B 4L1.



JURICOM

Traduction juridique
Rédaction • Conseil

2015, rue Peel, bureau 660, Montréal, P.Q. H3A 1T8
Téléphone : (514) 843-4834 / Télécopieur : (514) 845-2055



TRAITEMENT DE TEXTES

"Du début à la fin,
quels que soient vos besoins"

- préparat. on de documents spécifiques
- conversion de disquettes
- formation : base, avancée, spécialisée

4 Place Leval, bureau 290
Laval (Québec) H7V 5Y3
Télécopieur 669-7566
Téléphone (514) 569-3966

De plus, nous servons
de la traduction

Enfin, un dictionnaire des noms propres d'ici

Le Dictionnaire canadien des noms propres : un travail bien mené, de présentation soignée.

Michel Vézina, *Dictionnaire canadien des noms propres*, Larousse Canada, 1989, 727 p.

VOICI un dictionnaire encyclopédique des noms propres. Et on s'étonne que le travail n'ait jamais été fait à ce jour. Il fut un temps où la seule source pratique dont on disposait était la partie encyclopédique du *Dictionnaire Beauchemin Canadien* rédigée sous la direction de Jean-Jacques Lefevre et publiée comme supplément du *Dictionnaire Beauchemin* sous le titre de « Le Canada. L'Amérique. Géographie. Histoire » : l'œuvre comportait environ 380 pages.

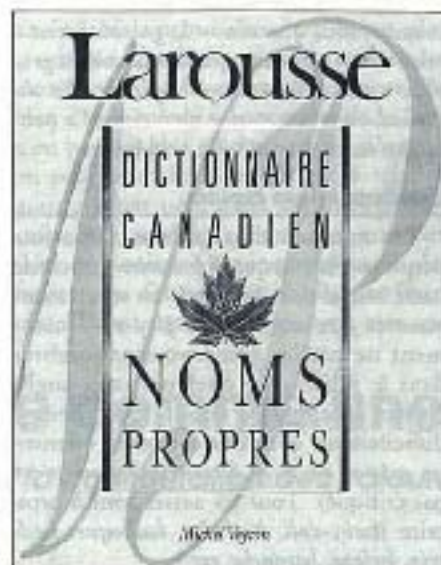
Un rapide coup d'œil sur les deux encyclopédies permet les constatations suivantes :

1. Les noms relevés sont pratiquement les mêmes. On sait qu'il y a toujours un certain arbitraire dans le choix des entrées. Les unes sont incontournables (*Canada, Québec, Trudeau, Lévesque, Acte de l'Amérique du Nord Britannique*, etc.). Les autres dépendant de mille aléas, intérêts du rédacteur, nombre de lignes fixées par l'éditeur, etc. Le *Larousse* plus récent est évidemment plus à jour ; le *Beauchemin* a plus de sympathie pour les petits villages et le chemin des écoliers.

2. Les articles sont généralement plus développés dans le *Larousse*.

3. Les deux encyclopédies privilégient nettement le Québec, et qui nous semble normal, vu leurs utilisateurs potentiels.

Trêve de comparaison. Nous avons soumis le *Dictionnaire canadien des noms propres* à une autre épreuve : cinq personnes ont choisi chacune dix noms propres se rapportant au Canada, sur la base suivante : un nom géographique du Canada, un du Québec, un nom ou sigle d'une institution fédérale, un autre d'une institution provinciale, une personne travaillant ou ayant œuvré au fédéral ou au provincial, un événement historique canadien ou québécois, un organisme international dont le Canada est membre, une



personnalité du domaine intellectuel, artistique ou littéraire, une du monde des communications ou du sport, et un choix libre. Le résultat est fort bon. N'ont pas été trouvés : *les trois colombes* (mais on les mentionne à l'article *Trudeau*), *les pays d'En-haut* (aucune allusion, même sous *Grignon*) et quelques autres. Nous y avons cherché des informations et des statistiques sur l'*Université*, sans succès. Mais le résultat (45 entrées présentes) est plus qu'encourageant. D'autre part, on s'interroge sur la présence de certaines entrées. Pourquoi le *Greenland* est-il mentionné, alors que ni le Vermont, ni le New-Hampshire, ni le Maine ne le sont ?

Quelques autres petites questions et remarques. Dans la tradition française, l'ordre orthographique est strictement observé ; il n'y a donc pas lieu de joindre les noms anglais commençant par *Mac* et ceux commençant par *Mc*.

Quelle est la pertinence de l'illustration de l'article consacré à *André Major* (la couverture d'un roman de cet auteur) ?

Les cartes sont en général très claires ; mais on ne trouve nulle part une légende explicative des conventions ; ainsi, la carte de la rivière Wabaska (p. 729) comporte une ligne ponctuée de petits carrés (chemin de fer ?) et celle de Ottawa-Hull (p. 514) des lignes ponctuées de traits (chemin de fer également ?). Une standardisation des indications de villes (du type, un carré : 100 000 habitants, un point blanc : 50 000, un point noir : 25 000, un losange : 10 000, etc.) serait très pratique.

Ces quelques remarques ne doivent pas être prises pour des critiques. Tout au plus quelques suggestions d'améliorations. En bref, notre première impression est celle d'un travail bien mené, de présentation agréable et soignée, perfectible certes, mais bien utile et même indispensable. Le Québec y occupe la place privilégiée qui lui revient. Une plus ample fréquentation confirmera, nous l'espérons, la qualité de cet ouvrage. Nous nous promettons d'y revenir. ■

Émile Seutin
Université de Montréal

Champigny

Librairie Champigny Inc.
4474, rue St-Denis
Montréal (Qué.)
844-2587

9H à 21H ·
SEPT JOURS

Obtenez jusqu'à
20%
en coupons-rabais

Les canadianismes sont bien mal servis

Il faut souhaiter et attendre une deuxième édition du Dictionnaire des canadianismes.

Gaston Dulong, *Dictionnaire des canadianismes*. Éditions Canada, 1989, XXVI + 461 p.

GASTON DULONG et ses collaborateurs nous proposent un programme invitant. Et on se plaît à rêver que voici enfin l'œuvre qui succédera au beau travail lexicologique paru en 1930 et jamais remplacé, le *Glossaire du parler français au Canada*. Enfin une œuvre scientifique qui informerait son lecteur tout en le respectant. Elle réunirait en un seul livre des courants, parfois contradictoires (et même incompatibles) : dialectologie, géographie linguistique, ethno- et socio-linguistique, linguistique corrective et politique de la langue. Ce programme est-il réalisé ? D'une manière accessible au grand public ? Nous avons étudié avec quelque attention la première partie de l'ouvrage — lettres A et B — pour apporter une réponse à ces questions.

La typographie est très aérée. Le lecteur appréciera cette lecture aisée. À titre indicatif, les 461 pages se réduiraient à une petite centaine de pages selon les normes habituelles de *Petit Larousse Illustré*. Mais puisque l'espace il y avait, pourquoi n'en a-t-on pas mieux profité pour être plus complet, plus précis ? Ne chicanons pas sur le titre ; notons pourtant que les *canadianismes* relevés ici excluent tout le français parlé à l'ouest de la frontière du Québec.

Quelques failles du programme sont assez importantes pour être relevées : aucune place n'est faite à la prononciation. Elle aurait cependant été utile pour

certaines mots (*blackjack*, *aspergès*, *avoir les bleus*, prononciation du r en finale, etc.) ; aucune place pour l'étymologie, qui aurait pu satisfaire notre curiosité et peut-être expliquer certaines recommandations comme, sous *quétaine*, « la graphie *kt* est à proscrire » ; aucune place à la bibliographie : sauf l'*Atlas Linguistique de l'Est du Canada*, aucune source n'est citée. Le procédé n'est ni scientifique ni élégant.

Condamnations rapides

Les marques d'usage laissent parfois perplexe : la marque à *proscrire* (un cercle barré inscrit dans un carré) est strictement réservée aux anglicismes. Il y a — comment ne pas les admettre sans sombrer dans le ridicule — quelques rares anglicismes acceptés (la famille de *drave* est difficilement condamnable sans offenser les mânes de F.-A. Savard ; *brunch* n'est pas critiqué). Tous les autres sont à proscrire (*baby-doll*, *bachelor*, *badloque*, *bad-trip*, *baloné*, *barouche*, etc.).

Les canadianismes portent parfois une marque de condamnation (# : à éviter), mais ne sont jamais à proscrire. Les américanisms semblent toujours acceptés sans restrictions. [On voit ici le conflit entre les positions incompatibles de la dialectologie d'une part et de la linguistique normative et du dirigisme linguistique de l'autre.] L'indication *argot* laisse perplexité. Parfois on spécifie : *argot étudiant* (*blagueur*), parfois, le contexte est suffisant pour comprendre (*bingo 2*), mais où est l'argot dans « *bâton* adv. / Argot. Complètement. Oui, c'est fini *bâton* », « La marque # (à déconseiller) est sibylline.

Parfois elle signale une erreur lexicale (*achet*, *achet*), parfois une erreur phonétique (*ben* — condamnation d'ailleurs fort sujette à caution, *borlot*, etc.), ou syntaxique (*avec*), ou encore orthographique (*fari*).

Les définitions : elles sont généralement suffisantes, parfois maladroites, et quelquefois fautives : le dictionnaire comprend un certain nombre de définitions encyclopédiques (*Beauport 1*, *Saint-Michel-Archange*, *Saint-Jean-de-Dieu*). Ces entrées sont très pertinentes. Les définitions lexicologiques ne sont généralement utiles qu'accompagnées d'un ou deux exemples qui situent le mot dans une phrase. Ici, les exemples sont peu nombreux. Les définitions se font souvent par synonymie avec le français central : le procédé est économique et pratique. Encore faut-il le manier avec rigueur et respecter les nuances et les niveaux de langue. Les *bécosses* ont-elles la vulgarité des *chiottes* françaises ? Nous en doutons. Définir *becquer* par *baiser*, c'est ignorer ou faire fi du sens érotique et pornographique de *baiser*.

Comme la plupart des « français en liberté », le parler du Québec a créé de nombreuses expressions superlatives. Il faut les signaler, c'est évident, mais gloser à *plein ciel* par « beaucoup » nous semble pour le moins maladroit. On aurait dû signaler que l'expression ne se rencontre que dans *neiger à plein ciel*. Le même remarque vaut pour la plupart des expressions superlatives (*abondance*, *beurrée*, *battée*, etc.).

Quelques définitions tout à fait fautives doivent être corrigées : un *blanc de chèque* n'est pas un chèque en blanc... D'autres pourraient être améliorées : *baveuse* « appareil (...) sur lequel on mouille les timbres (...) » ; *humecter* serait préférable à *mouiller*.

Faux canadianismes

De nombreux mots ou expressions ne sont pas à vrai dire des canadianismes au sens strict. On les retrouve dans d'autres régions de la francophonie et même en français central : à *c'èbence*, *acheter*, à *plut-ventrisme*, en *arracher*, *mentir comme un arracheur de dents*, *baladeur*, *ballé 2*, *ban*, *bon-à-rien* (v. le jeu de mot de Pagnol dans *Le Schpountz*, « un bon-à-rien, mais marseillais à tout » ; mais la forme bonne-à-

Serais-tu corylinulaire ?

On trouvera dans ce dictionnaire un certain nombre de gentils. Ces : une des maladies égyptiques du français que de vouloir à tout prix connaître de prétentieux dérivés savants. Un coup d'œil sur les cartes II et III de l'*Atlas linguistique de la France* de Gilliéron et Edmont montre que le bon peuple ne donne pas dans la pédanterie de ses intellectuels. Si le dérivé d'un mot propre se fait facilement, sans recourir à la dérivation savante, il est adroit : *Admiral* — *Montreuilais*, *Quilès* —

Québécois, *Simon*, le bon sens populaire dit : *le jeu de...*, *aux de...*. Mais si la France a ses *Mussipontains* et ses études johannicistes (*Saint-Jean de la Croix*) et la Belgique a ses *Caribloégers* (*Charlevoix*), nous avons le privilège des *Belgonalons*, des *Berthelais*, des *Buckinois* et autres joyeux *Sampoullois* (*Salaberry-de-Valleyfield*). À quoi *Corylinulaire* ou *Corylinorien* ou *Avelinacole*, avec tout notre respect, pour l'habitant de l'Île-aux-Crochets ?

F. S.

rien est propre au Québec), *boss*, *bouchée*, *faire du boudin*, *boule 1*, *bouvil*, *braque*, *allumer la radio*, etc. Tous ces mots appartiennent au français central : *académique* et *banc de neige* sont attestés dans plusieurs français régionaux. On n'a pas fait les vérifications qui s'imposaient.

Nous ne voudrions pas donner l'impression de nous acharner, mais une note encore sur le choix des mots et les marques d'usage. « *Le choix des mots retenus est strictement personnel* », écrit l'auteur dans la présentation. Il nous semble cependant que les mots les plus courants, proscrits, acceptés ou déconseillés, devraient s'y trouver, ainsi que les expressions. À moins que l'usage de Québec soit très différent de celui de Montréal, pourquoi ne trouve-t-on pas de *député d'arrière-banc*, *backbencher*, *basculotte*, *pas battable*, *bay-window*, etc. Quant aux expressions, l'ouvrage en relève, mais on y cherche vainement *ts*

l'as, *l'affaire !*, *se tenir à l'attention*, *être dans le bag*, *partir comme une balle de canon*, *être en bal'joune*, *poigner la baloune* (être / tomber enceinte), *abîmer quelqu'un de bêtiser*, etc. À l'opposé, *agriculturisme* et *agriculteurisme* nous semblent relever du domaine de l'hapax d'un universitaire fatigué.

Et beaucoup trop d'absents

Tous les mots retenus par le *Dictionnaire des canadianismes* n'ont pas la même vitalité. Ni la même aire d'expansion géographique. Quelques-uns des mots et des sens relevés ont été géographiquement très bien situés, même si la manière de le faire n'est pas des plus pratiques ; pour d'autres, on peut connaître leur fréquence relative marquée par une, deux ou trois petites croix. Parfois on note qu'un mot est vieux (Vx) en français. Mais le plus souvent, les indications font défaut. Nulle part non plus, il n'est signalé si le mot est rare, ou

est un archaïsme. Une *samilienne* (vospasienne) est un mot tombé en désuétude, s'il a jamais été vivant ; *astibeure* et *Action de grâces* mériteraient certainement la mention (+++) de même qu'*accrocher ses patins* et *ambitionner sur le pain béni* (relevons que dans ce cas *béni* prend un *i*). Au hockey, *briser la glace*, incompréhensible à qui n'est pas né sur les bords du Saint-Laurent, est très fréquent dans la langue des commentateurs sportifs et des journalistes de la presse écrite. L'expression est absente. Tout comme *blanchir* (une équipe).

Le lecteur aura compris que l'ouvrage nous a fort déçu. Elle donne l'impression d'un ouvrage fait à la va-comme-je-te-pousse, sans rigueur. Nous espérons que cet ouvrage nécessaire verra une seconde édition revue, corrigée et repensée. ■

Émile Scutin
Université de Montréal

La traduction vue comme une réalité sociale

« Une perspective privilégiée sur la configuration des valeurs données par la collectivité à sa langue. »

Sherry Simon, *L'inscription sociale de la traduction au Québec*, Coll. Langues et sociétés Québec, Guv-vernement du Québec, 1989, 157 p.

LE DISCOURS sur la traduction évolue souvent dans un cadre linguistique. Sherry Simon, elle, situe sa recherche dans une tout autre perspective : celle de la sociologie. Elle signe ici un livre qui nous parle à la fois de la place de la traduction dans l'édition québécoise et d'une traductologie à visée sociologique.

Drôle de petit livre, modeste par sa taille, par sa présentation et par une partie de son propos ; ambitieux et ouvrant des perspectives extrêmement vastes par son autre volet. Irritant aussi, parce qu'il nous promène des données les plus factuelles (le nombre de romans canadiens-anglais traduits entre 1900 et 1970) aux observations les plus pénétrantes sur la place de la traduction dans le débat linguistique québécois. Sherry Simon veut « poser quelques jalons de ce que pourrait devenir une sociologie de la traduction ». Le champ est vaste. Prenons-la au mot et suivons-la dans son travail d'arpentage.

Premier jalon : traduction et édition

Pourquoi une étude de la traduction dans l'édition québécoise ? C'est que l'éci-

tion est un des rares domaines de l'écrit où il soit possible de repérer les textes traduits et de cerner un corpus pour en faire une étude descriptive. Dans un article de *Circuit* (juin 1987), Sherry Simon nous avait déjà parlé de ce sujet ; son point de vue est ici étayé

par des chiffres et des graphiques et par l'analyse d'entrevues avec des éditeurs et des traducteurs. Retenons-en quelques éléments. Au Québec, on traduit (en fran-

çais) beaucoup plus l'essai que le roman ; les préfaces, lieu d'expression du traducteur, mettent en évidence la fonction culturelle de la traduction, qui consiste ici à faire voir le Québec à lui-même par le regard de l'autre ; le roman québécois s'ouvre au monde en devenant plus traduisible ; la traduction « maë

in Québec » est essentiellement destinée au public québécois ; la traduction ne fait généralement pas l'objet d'une politique éditoriale.

Deuxième jalon : la traduction dans le débat linguistique

Le discours le plus courant sur la traduction est celui de sa place sur la scène de la langue et de la culture. Le débat

remonte loin dans l'histoire du Québec et du Canada. Si quelques rares auteurs attribuent à la traduction une fonction positive dans l'évolution de la langue, et aux



Sherry Simon

traducteurs un rôle médiateur et créateur, ils sont beaucoup plus nombreux à socuser l'activité elle-même d'être le symptôme et l'instrument d'une servilité politique et linguistique, et les traducteurs d'être les agents de l'acculturation d'un peuple. La violence même de ces prises de position est à l'origine de la politique linguistique québécoise, axée sur la création et sur la qualité de la langue. Souvent abordée, la question des rapports de la langue et de la traduction au Québec met en lumière d'une part un excès de l'activité traductologique, d'autre part le rôle instrumental de la traduction, qui garantit l'unilinguisme des citoyens. Encadrée par de nouvelles exigences de qualité, la traduction reste la proie d'une contradiction : si elle joue un rôle positif dans l'amélioration de la langue commune, elle demeure, par son volume, une marque d'asservissement culturel. Dans un va-et-vient entre ces deux aspects, fonction linguistique et

fonction culturelle, le discours sur la traduction au Québec a des accents particuliers qui reflètent le caractère irréductible d'une situation sociopolitique.

Troisième jalon : encadrement théorique

Recueil d'observations, aperçu historique et économique, le petit livre de Sherry Simon est aussi, par sa dimension théorique, un événement. La perspective traductologique dans laquelle il se situe échappe aux querres théoriques pour décrire l'activité traduisante dans un aspect de sa réalité objective, c'est-à-dire son inscription dans un projet social, avoué ou non. C'est là que se trouve son originalité et sa grande fécondité : le regard habituel de la traductologie, qui se cantonne au niveau du texte, est ici dépassé et élargi par une démarche qui prend en compte les acteurs d'un phénomène social et la réalité historique, idéolo-

gique, économique et politique dans laquelle ce phénomène se déploie.

Quatrième jalon : bibliographie

Ressource précieuse, l'ouvrage est assorti d'une riche bibliographie. Chaque chapitre est suivi de notes détaillées, qui donnent surtout des références théoriques. De plus, une quarantaine de pages est consacrée à une bibliographie critique sur les aspects socio-culturels de la traduction au Québec ; elle renvoie essentiellement à des articles et des communications présentées lors de colloques sur la langue ou la traduction.

Malgré le caractère parfois artificiel de son montage, *L'inscription sociale de la traduction au Québec* est un livre qui fera date car il cristallise certaines idées-forces des nouvelles tendances de la traductologie et balise la voie de la recherche en sociologie de la traduction. ■

Denise Campillo

Nouveautés

Une promenade au dernier Salon du livre nous a fait découvrir une foule d'ouvrages provenant de maisons d'édition moins connues. Nous y avons relevé des ouvrages qui nous avaient échappé — du deltaplane à la technologie du tir.

Traduction, langue et linguistique

- CATACH, Nina, **Les délires de l'orthographe**. Paris, Plon, 1989, XIII + 349 p. [36 \$]
Ouvrage, souvent drôlatique, qui apporte des réponses inattendues à l'épineuse question du maintien de l'orthographe et qui propose des réformes à apporter d'urgence.
- DALCO, Arne-Elizabeth, VAN RAEMDONCK, Dan et Bernadette WILMET, **Le français et les sciences. Méthode de français scientifique avec lexique, index, exercices et corrigés**. Paris/Louvain-la-Neuve, Dactlot, 1989, 223 p. [17,60 \$]
Exercices accompagnés d'un lexique pour le vocabulaire et d'un index des articulations logiques.
- GREVILLE, Maurice, **La force de l'orthographe. 300 dictées progressives commentées**. 2^e éd. revue, Paris/Louvain-la-Neuve, Dactlot, 1989, 310 p. [17,40 \$]
Nouvelle édition qui comprend un chapitre entièrement neuf et réunit des extraits récents de périodiques afin d'aborder les problèmes qui intéressent le lecteur d'aujourd'hui.

- POLAK, Liliane, **La traduction sans peur... et sans reproche. Cours d'initiation à la version**. Montréal, Guérin, 1989, 186 p.
Manuel d'initiation à la traduction anglais-français basé sur le cours que l'auteur a dispensé à l'Université Concordia, au premier cycle de l'apprentissage de la traduction.
- RAMAT, Auré, **Grammaire typographique**. 4^e éd., mise à jour. Montréal, Auré Ramat, Éditeur, 1989, 96 p. [13 \$]
Ouvrage destiné à toutes les personnes qui doivent rédiger, corriger ou composer un texte en français. (Auré Ramat, Éditeur, 224, av. Macaulay, Saint-Lambert J4R 2G9. Ajouter 1 \$ pour les frais d'envoi.)
- SIBARD, Ronald et Claire ARMSTRONG, **Guide de rédaction de convention collective**. Montréal, Wilson et Lafleur, 1989, X + 75 p.
Ouvrage qui a pour but d'aider les parties à clarifier l'expression de leur volonté mutuelle en proposant une structure applicable à toute convention collective et en proposant des techniques de rédaction qui facilitent la lecture et la compréhension de la convention.
- VIZOU, Michel, **Anglicismes et anglo-manie**. Paris, Centre de formation et de perfec-



- tionnement des journalistes, 1985, 96 p. [12,95 \$]
Petit guide qui comprend 250 anglicismes — mots et expressions — avec leur traduction en bon français.
- WORTH, Valerie, **Practising Translation in Renaissance France: The Example of Etienne Dolet**. Clarendon Press, 1989, 252 p.
Étude de la pratique de la traduction chez les écrivains français du XVI^e siècle, à partir de l'humaniste Étienne Dolet.

Dictionnaires

- ARNAUD, André-Jean (d.r.), **Dictionnaire encyclopédique de théorie et de sociologie du droit**. Paris, Librairie Générale de Droit et de Jurisprudence/E. Story-Scientia, 1988, XXIII + 487 p. [229 \$]
Dictionnaire encyclopédique suivi d'un lexique

multilingue français, allemand, anglais, espagnol, italien.

● **ATIAS, Christian et Jean-Louis BERGEL, Lexique de droit immobilier**, Paris, Dalloz, 1989, V + 222 p. [24,75 \$]

Vocabulaire qui comporte et définit l'ensemble des termes et des concepts utilisés en cette matière.

● **BALEYTE, Jean, KURGANSKY, Alexandre et al., Dictionnaire économique et juridique français-anglais/English-French Economic and Legal Dictionary**, 2^e éd., Paris, Navarre, 1989, 667 p. [99 \$]

Réunit sous une forme synthétique l'essentiel du vocabulaire des affaires utilisé dans les pays de langue française et de langue anglaise.

● **BALFET, Hélène, Lexique plurilingue pour la description des poteries**, Paris, CNRS, 1988, 30 p. [8,75 \$]

Résultat de la collaboration d'archéologues, d'ethnologues et de muséographes de neuf pays, ce lexique propose des termes en langues anglaise, allemande, espagnole, française, italienne, néerlandaise et portugaise.

● **BALFET, Hélène, FAUVET-BERTHELOD, M.E et S. MONZON, Lexique et typologie des poteries**, Paris, Presses du CNRS, 1989, 160 p.

Appliquant la méthode d'analyse d'André Leroi-Gourhan, les auteurs établissent une nomenclature précise et ordonnée et inventorient les outils, les procédés de fabrication et les techniques de finition et de décor.

● **BOLEAU, Monique, Glossary Explosives/Explosifs Les explosifs**, Ottawa, Approvisionnement et Services Canada, 1989, VI + 36 p. [3,75 \$]

Contient les termes relatifs à l'utilisation des explosifs dans le domaine de l'exploitation minière. (Centre d'édition du gouvernement du Canada, Approvisionnement et Services Canada, Ottawa K1A 0S9)

● **BRAND, D. et M. DUROUSSET, Dictionnaire thématique Histoire-Géographie**, Paris, Sirey, 1989, pag. multiple [42 \$]

Dictionnaire qui répond à un besoin d'information simple sur le vocabulaire de l'histoire et de la géographie. Comprend 6 000 termes regroupés en 112 thèmes. Suivi d'un index.

● **BUENDA, Laurent, Glossary Informatique/Lexique Informatique**, 3^e éd., Ottawa, Approvisionnement et Services Canada, 1990, VI - 78 p. [5,50 \$]

Comprend environ 750 entrées. On y retrouve non seulement la terminologie de base, mais aussi les termes de pointe concernant certains sous-domaines, entre autres la micro-informatique. (Centre d'édition du gouvernement du Canada)

● **CÉNAC, A., Dictionnaire des urgences médicales de l'adulte**, 2^e éd., Paris, Masson, 1989, 416 p. [51,50 \$]

Présente, dans plus de 350 rubriques alphabétiques, les symptômes, syndromes ou maladies urgentes, ainsi que les thérapeutiques.

● **CHERILLUD, André, Dictionnaire étymologique des noms d'hommes et de dieux**, Paris, Masson, 1988, 497 p. [74,10 \$]

Donne l'origine étymologique de 4 000 pré-

noms, noms de famille, noms de divinités de diverses religions.

● **CONSEIL INTERNATIONAL DE LA LANGUE FRANÇAISE, Dictionnaire de la photographie**, Paris, CILF, 1989 [120 FF]

Comporte plus de 1 400 termes définis, avec leurs équivalents en anglais et en allemand répertoriés sous forme d'index en fin d'ouvrage.

● **CONSEIL INTERNATIONAL DE LA LANGUE FRANÇAISE, Dictionnaire de l'Océan**, Paris, CILF, 1989, 1100 p. [175 \$]

Enrichi d'une partie encyclopédique et historique, de tableaux et de croquis, fort de 7 000 entrées définies et accompagnées de leur(s) équivalent(s) en anglais, allemand et espagnol, cet ouvrage actualise l'ensemble des connaissances sur l'océanographie, la biologie marine, la plongée, la navigation, le droit, la pêche, l'histoire, la construction navale et l'économie portuaire.

● **CONSEIL INTERNATIONAL DE LA LANGUE FRANÇAISE, Dictionnaire français-arabe de la presse et des médias**, Paris, CILF, 1989 [120 FF]

Élaboré par trois spécialistes de l'Institut de presse et des sciences de l'information de Tunis, cet ouvrage comprend 1 100 termes accompagnés d'une définition et de leur(s) équivalent(s).

● **CONSEIL INTERNATIONAL DE LA LANGUE FRANÇAISE, Dictionnaire quadrilingue de la presse et des médias**, Paris, CILF, 1989 [240 FF]

Rédigé avec le concours des spécialistes de

l'Institut français de presse et d'universitaires ou journalistes d'Espagne, d'Italie ou du Portugal, cet ouvrage traite environ 1 100 termes définis dans les quatre langues latines.

● **DALLA-COSTA, R., Dictionnaire des sports aériens ultra-légers. Deltaplane — ULM — parapente. Français-anglais, anglais-français**, Toulouse, CEPADUES, 1988, 88 p. [14 \$]

Lexique qui comprend environ 1 200 termes techniques et expressions courantes et familières qui devraient couvrir ce qui se dit et s'écrit sur le deltaplane, l'ULM et le parapente.

● **DEBBASCH, Charles et Yves DAUDET (dir.), Lexique de politique : États — Vie politique — Relations internationales**, 5^e éd., Paris, Dalloz, 1988, 440 p.

Ouvrage qui comporte environ 2 000 termes accompagnés de leur(s) définition(s).

● **DELAMARE, Jacques et coll., Dictionnaire des termes de médecine**, 22^e éd. revue et augmentée, Paris, Maloine, 1989, XIII - 1031 p. [39,95 \$]

Contient plus de 3 000 termes par rapport à l'édition précédente, et 6 000 définitions ont été modifiées. Chaque terme est maintenant accompagné de son équivalent anglais.

● **DEVIVIER, Michel, Dictionnaire des mots et termes d'informatique anglais-français, français-anglais**, Paris, Technique et Documentation, 1989, 288 p. [46,25 \$]

Lexique bilingue qui comprend 12 000 entrées françaises et 8 000 entrées anglaises.

● **DEVIVIER, Michel et Corinne LÉONARD,**

CANACOM Inc.

- Traduction
- Adaptation
- Révision
- Éditique

Transmission par modem et télécopieur

5515 chemin Queen Mary
Bureau 101
Montréal (Québec)
H3X 1V4
Téléphone : 482-8403
Fax : 481-3343

Dictionnaire d'informatique et techniques associées, anglais-français, français-anglais. Paris, Technique et Documentation, 1989, 288 p.

S'appuie sur la richesse des connaissances acquises depuis les origines de l'informatique, en privilégiant l'intégration des technologies les plus récentes.

● DEVIVIER, Michel et Catherine LÉCHAUD, **Dictionnaire Télématique**, Toulouse, CEPADUES 1989, 195 p. [39 \$] Vocabulaire français-anglais

● DOBENIK, R. et G. HARTLINE, **Dictionnaire technique de la marine, anglais-français et français-anglais**, Paris, La Maison du dictionnaire, 1989, 646 p. [112,50 \$]

Lexique bilingue comprenant 35 000 termes.

● DUBÉ, Jacques, **Lexique analogique. Analogies, synonymes, traductions, citations**, Ottawa, Approvisionnement et Services Canada, 1989, VIII + 357 p. [14,95 \$; étranger : 17,95 \$ US]

Aide-mémoire d'un praticien bâti un peu à la manière du *Dictionnaire des idées suggérées par les mots* et qui vise à faciliter la tâche du traducteur de textes administratifs et, grâce à l'index français, du rédacteur francophone. (Centre d'édition du gouvernement du Canada)

● DUPAYEAT, J., **Dictionnaire chimique et technologique des sciences biologiques anglais-français**, Paris, Masson, 1989, 140 p. [40 \$]

Rassemble un grand nombre de concepts relatifs à la recherche et au développement dans les différents domaines de la chimie des « Sciences de la Vie ».

● FAUDOUAS, J.-C., **Dictionnaire technique des industries graphiques anglais-français et français-anglais**, Paris, La Maison du dictionnaire, 1989, 309 p. [79,95 \$]

Ouvrage qui s'adresse aux professionnels des industries graphiques et du papier-carton. Couvre une quinzaine de grands secteurs professionnels, de la saisie des textes en passant par leur impression, jusqu'à leur reliure.

● FÉNELON, Paul, **Dictionnaire d'histoire et de géographie agraires**, Paris, Conseil international de la langue française, 1360 p. [290 FF]

Regroupe près de 12 000 termes avec, pour le tiers, des équivalents en anglais, allemand, espagnol et italien.

● FOUCAULT, A., **Dictionnaire de géologie**, 3^e éd., révisé et augmenté, Paris, Masson, 1988, 352 p. [31,40 \$]

Abondamment illustré (447 figures et 10 tableaux), cet ouvrage couvre la science géologique dans ses divers aspects : stratigraphie, tectonique, pétrographie, minéralogie, préhistoire.

● GARABÉ, J., **Dictionnaire taxinomique de psychiatrie**, Paris, Masson, 1989, 256 p. [31,50 \$]

Cent mots-clés ont été retenus dans cet



ouvrage. Permet de mieux cerner les concepts utilisés dans le domaine de la psychiatrie.

● GUILLIEN, Raymond, VINCENT, Jean *et al.*, **Lexique de termes juridiques**, 7^e éd., Paris, Dalloz, 1988, 484 p.

Vocabulaire qui comporte environ 3 200 définitions ou descriptions. Une place est consacrée aux adages et aux mots latins. Une liste de sigles complète l'ouvrage.

● JOBERT, Patrick et Yves SIMON (dir.), **Encyclopédie de gestion**, Paris/Montréal, Écono-

mica/Éd. G. Vermette, 1989, 3 vol., 3200 p. [brochés : 89,95 \$; reliés : 250 \$]

Cent-vingt-trois auteurs (dirigeants d'entreprises et d'institutions financières, universitaires, etc.) ont rédigé les 146 articles de cet ouvrage de référence qui veut témoigner de la diversité des sources du savoir en gestion.

● LAMBERT, René, **Dictionnaire technique de l'aéronautique anglais-français**, Toulouse, CEPADUES, 1987, 135 p. [41 \$]

Comprend les termes anglais et américains les plus récents et recense plus de 700 expressions *ex extenso* et en abrégé pour rendre la consultation plus aisée.

● LASSÈQUE, Pierre, **Lexique de comptabilité**, Paris, Dalloz, 1988, 148 p. [23 \$]

Réunit les définitions commentées des termes comptables les plus usuels et de quelques termes connexes de nature économique, juridique, financière et fiscale.

● MARTINET Alain-Charles et Ahmed SILEM, **Lexique de gestion**, 2^e éd., Paris, Dalloz, 1989, 330 p.

Avec près de 2 500 entrées, ce vocabulaire offre des définitions et des explications dans les différents domaines de la gestion.

● PIERRE, Chantal et Gil MAVRAND, **Lexique de l'écologie, français-anglais, anglais-français**, Montréal/Paris, Ed. G. Vermette/La Maison du dictionnaire, 1989, 93 p. [18,95 \$]

Lexique bilingue des auteurs du *Dictionnaire encyclopédique de l'écologie*.

● STUDENT-BILHARZ, Barbara, **Dictionnaire de la technologie du tir, français/allemand/anglais**, Weinheim (RFA), VCH, 1988, XIII + 331 p. [166 \$]

Lexique qui comprend environ 500 expressions des domaines de la technique du tir, de la fabrication d'explosifs et d'artifices, ainsi que de la sécurité et de la recherche concernant les explosifs. ■

Monique C. Cormier

Les ouvrages présentés dans la chronique Des livres ont été vendus à la Librairie Olivé, sans indication contraire, [3527, av. Lacombe, Montréal H3T 1M2; tél. : 359-3633]. Cette librairie fournit d'excellents services à Circuit et possède un bon fonds d'ouvrages en traduction.

À voix basse

De tout mon hêtre

VOUS me reprochez parfois à mots couverts de manquer d'estime envers les membres de notre profession. Je ne les apprécie pas que lorsqu'ils utilisent leurs talents de rédacteur, de poète ou que sais-je encore.

Il faut dès lors que je vous parle d'un ami, un vieil ami. En fait, il m'a vu grandir et a longtemps partagé mes secrets et mes chagrins d'enfant. Un jour, j'ai eu la chance de le voir sous un angle inusité, à travers les carreaux poussiéreux de la vieille forge. Je fus très étonné. C'était sans doute son plus beau profil. Pourquoi, lui demandai-je, te donner tant de mal pour faire pousser tes feuilles de ce côté ? À part le maréchal-ferrant, personne ne les voit. ■

Il a pris le temps de me l'expliquer. C'est ce jour-là que je suis devenu un hêtre à mon tour. Chacun de mes écrits s'est fait bourgeon, puis feuille, à la fois expression de moi-même et source de vie intérieure. Ça a donné un hêtre pourpre. Mon feuillage illumine le ciel du village. Dans mes bons moments, bien sûr. Car il a parfois la couleur terre et grise de nuages.

C'est ridicule, n'est-ce pas, de se prendre pour un arbre. Mais il m'arrive de croire que c'est la sève de mon hêtre qui coule sous ma plume. Que mes traductions, mes écrits sentent aussi vivants et ont des rejets aussi changeants que ces milliers de feuilles au bout de ses branches. Qu'il me manquerait quelque chose d'essentiel si je négligeais ce développer une partie de ma ramure. Et que, ternes sous la pluie ou brillantes sous le soleil, mes feuilles restent pour moi la meilleure façon de vous dire ceci : sous notre écorce de traducteur, coule une sève qui peut nourrir un feuillage riche et varié.

Quand j'ai lu le slogan conçu par Françoise Taugas, « *Gens de parole depuis cinquante ans* », j'ai su qu'il y avait du hêtre en elle. D'ailleurs, j'ai entendu parler d'un hêtre exceptionnel. Vous pouvez rougir, Françoise. C'est très beau un hêtre pourpre. ■

Michel Buttens

ORTOGRAP +

COMMUNIQUÉ - Pour diffusion immédiate

La société John CHANDIOUX experts-conseils Inc. a le plaisir d'annoncer la sortie de son détecteur de fautes d'orthographe et de grammaire **ORTOGRAP +**. Le logiciel accepte des fichiers en formats ASCII, Word, WordPerfect et WordStar et permet à l'utilisateur d'effectuer ses corrections indépendamment du traitement de texte. Il comprend un dictionnaire qui reconnaît toutes les formes des 30,000 mots les plus courants de la langue française, incorpore un conjugueur complet et couvre certains aspects de la grammaire comme l'accord ou l'élision.

- 30 -

Correction**Choix**

ORTOGRAP +

Corriger

Message

Sauter

Mot incorrect ou inconnu

Ignorer

- - > Ajouter

© Copyright John CHANDIOUX, 1990

Pour de plus amples renseignements:

Développement

John ChandioUX experts-conseils inc.
1253, avenue McGill College, bureau 195
Montréal, Québec H3B 2Y5
Tél. (514) 871-0053 Fax. (514) 871-1269

Distribution

(Amérique du Nord)

Edit Inc.
1253, avenue McGill College, bureau 195
Montréal, Québec H3B 2Y5
Tél. (514) 871-0053 Fax. (514) 871-1269

(Europe)

Software Technologies International
12, Avenue des Indes
Les Ulis, 91953 FRANCE
Tél. (1) 64 46 48 49 Fax. (1) 64 46 68 31

critères

Impeccabilité

(nous sommes en mesure de fournir des textes typographiés, des prêts-à-reproduire et des prêts-à-photographier)

Transparence

(pour éviter que le texte ait l'air d'avoir été «traduit»)

Correction

(grammaticale, syntaxique, orthographique et stylistique)

Exactitude

(notamment grâce à la recherche et à la documentation)

Créativité

(dans tous les cas utiles ou nécessaires)

Fidélité

(à l'esprit du texte)

LINGUA

Traduction • Adaptation

Rédaction • Révision

Terminologie • Traitement de textes

Micro-édition • Photocomposition

Prêt-à-photographier